

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la 6^e semaine du temps pascal
Lundi 18 mai 2020

Albert Bessières, s. j. (1877-1952)

Récits et expériences eucharistiques (8)

POUR REBATIR LA CITE¹

Artisan du renouveau eucharistique initié par le pape saint Pie X (1903-1914), le Père Albert Bessières narre le patient et fécond apostolat réalisé avant 1914 auprès des milieux ouvriers.

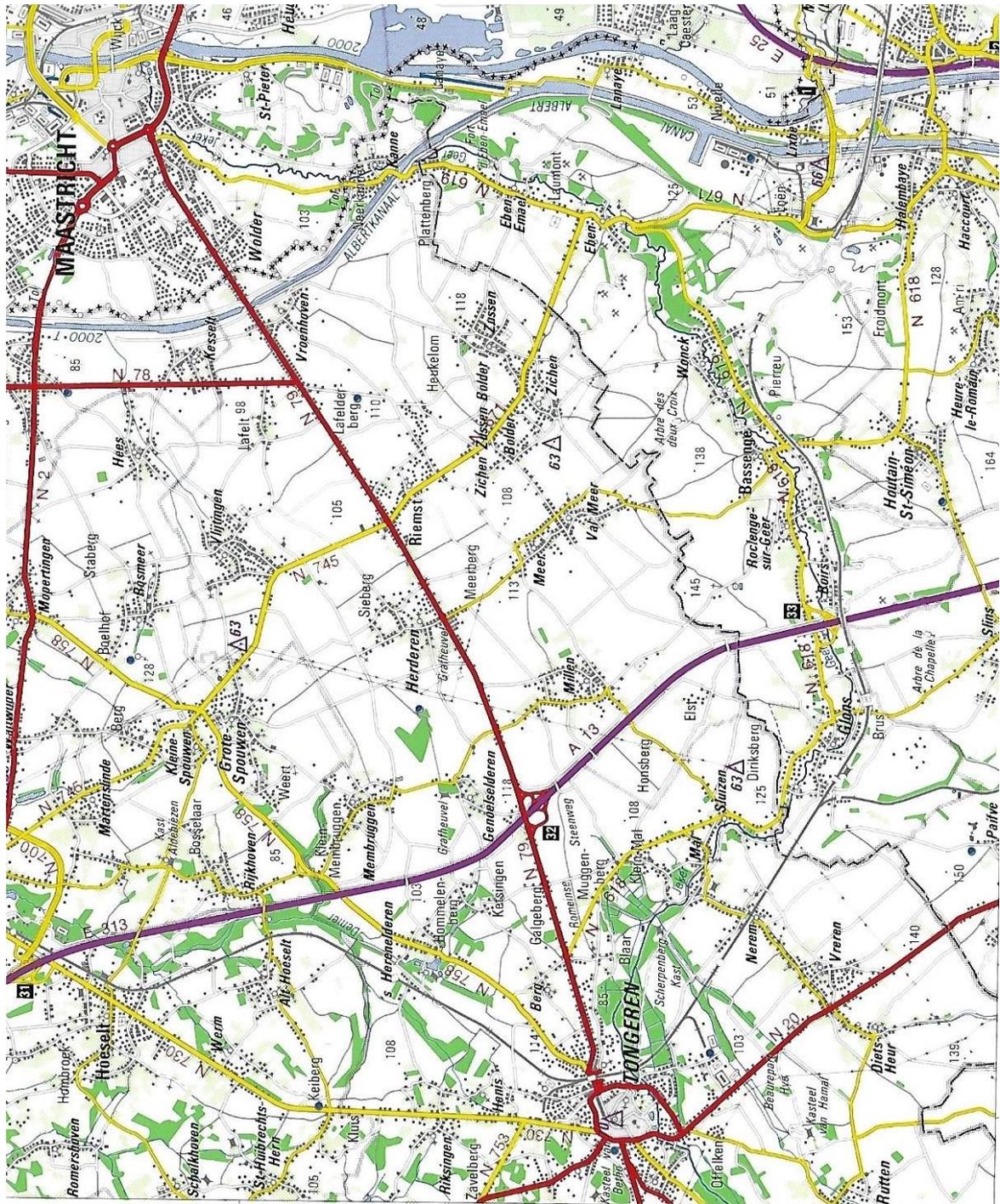
« Il y a dans ce récit tout un poème, toute une apologétique, et la meilleure des prédications eucharistiques... », selon *Les Etudes*.

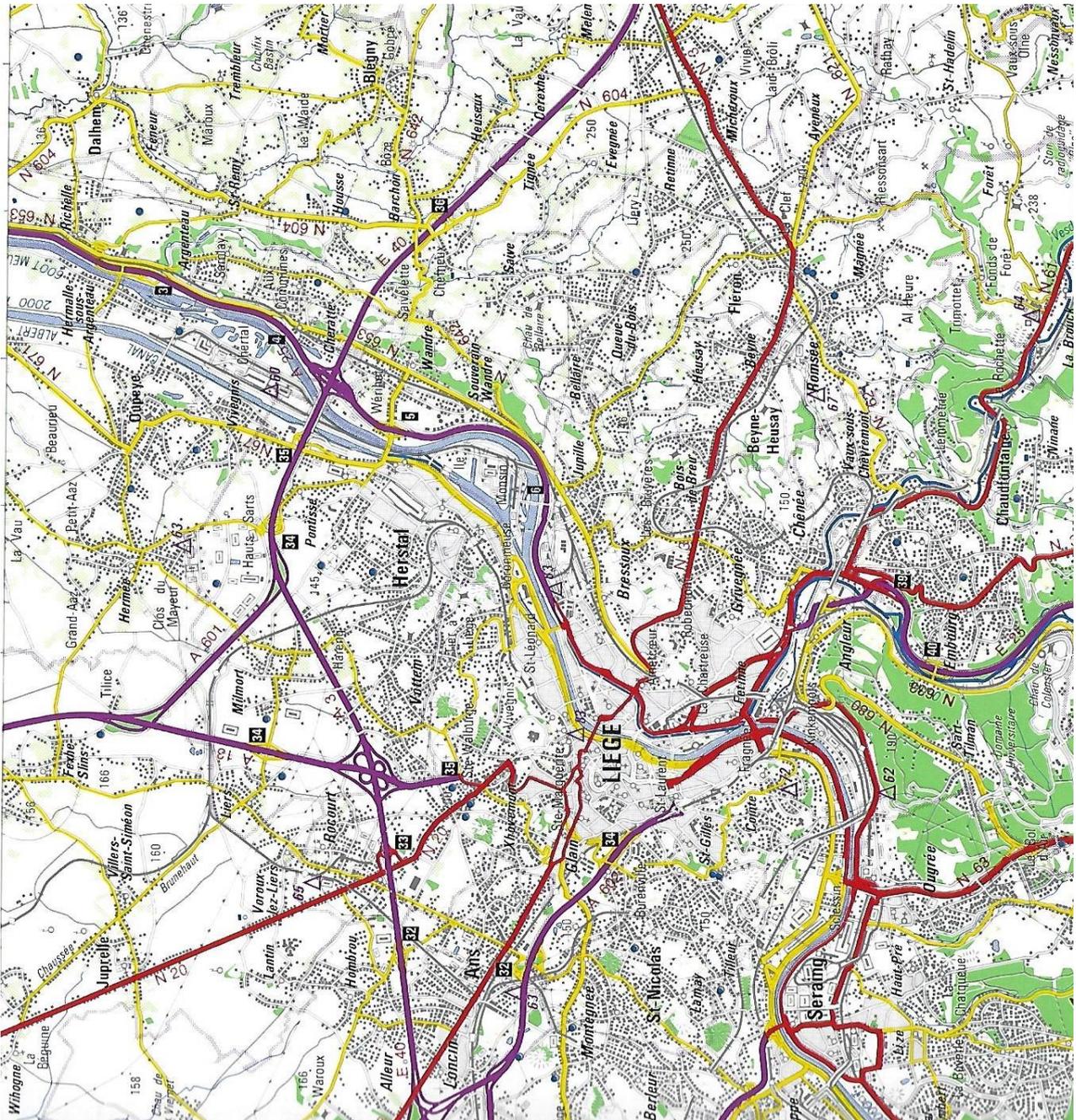
Ce récit expose également très clairement comment un homme ne se limite jamais à ses faiblesses, à ses fautes et à ses méchancetés, et comment un retour à la Maison du Père reste toujours possible.

Notre gratitude s'adresse tout particulièrement au Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, qui m'a autorisé, par courrier du 13 janvier 2009, à rééditer ces récits sous forme imprimée ou électronique.

Abbé Marc-Antoine Dor, Recteur, membre de l'Association « Totus Tuus »

¹ Publié par Casterman, Tournai (rue de la Tête-d'Or, 5) ; Paris (rue Bonaparte, 66) / Apostolat de la Prière, Toulouse (rue de la Dalbade, 6) ; Tournai (rue des Choraux, 19) ; Paris (Maison-Bleue, Notre-Dame des Victoires) et muni de l'Imprimatur : Tournai, 20 juillet 1914 (V. Cantineau, can. cens. lib.), le récit est repris dans *Les Chevaliers de l'Hostie*, pp. 13-112.





Pour rebâtir la Cité (Albert Bessières)

« Si ce n'est pas le *Seigneur* qui bâtit la maison..., ils travailleront vainement ceux qui veulent la bâtir...

Si ce n'est pas le *Seigneur* qui garde la cité, les sentinelles y veilleront en vain » (Ps 126, 1)

Première partie : Les ruines de la Cité

- I. La cité d'enfer
- II. La ligne de partage
- III. Les damnés de la terre
- IV. La moisson rouge

Deuxième partie : Par la souffrance

- I. En route
- II. Pax

Troisième partie : Les reconSTRUCTEURS de la Cité

- I. La cité de Dieu
- II. Le retour du Prodiges
- III. La croix de feu

Quatrième partie : La Cité meilleure

- I. A l'œuvre
- II. La bonne moisson

Appendice

PREMIERE PARTIE : LES RUINES DE LA CITE

I - LA CITE D'ENFER

L'affiche rouge couvrait les murs de Seraing... Elle était partout : sur les piles du pont métallique jeté sur la Meuse entre Seraing et Jemeppe, sur les portes de l'église adossée aux usines Cockerill, sur les murs des fonderies et des aciéries, sur le socle de pierre de la statue de John Cockerill.

Fédération des Syndicats socialistes
Section de Seraing-Jemeppe

POUR LE PREMIER MAI
Camarades... ouvriers belges.

C'est la Lutte Finale.
Demain le Premier Mai.
Tous debout !!!
Pour la grève générale.
Pour l'émancipation du Proletariat.
Pour la ruine du Clericalisme.
Et du... Capitalisme...

Debout les damnés de la terre. Serrons-nous.

A bas les exploiters !
A bas les prêtres !

Ghislain Van Beers avait, pendant la nuit, porté les ballots d'affiches aux cités ouvrières du Rivage, aux mines d'Ougrée et

de Sclessin, aux fonderies de Tilleur et de l'Espérance, aux verreries du Val Saint-Lambert.

Les camelots de la jeunesse anarchiste l'avaient aidé dans son travail.

Une pluie fine, glacée, tombait du ciel noir. Les premiers bateaux-mouches venant de Liège remontaient la Meuse vers Seraing.

Debout, sur le pont de *L'Hirondelle*, Ghislain établissait le bilan de la nuit.

Partout, syndicats socialistes et fédérations anarchistes promettaient de marcher. On n'avait jamais vu accord si unanime. Caisses syndicales en bon état. Van God, le richissime tenancier d'Ostende, promettait de verser cent mille francs par semaine aux caisses de la grève, les municipalités des grandes villes, libérales ou socialistes pour la plupart, avaient décidé un suprême effort pour ruiner les cléricaux. L'armée, longuement travaillée par la franc-maçonnerie, arriverait trop tard ou lèverait la crosse en l'air, la garde civique manquait d'entraînement. Restaient ces redoutables escadrons de la gendarmerie montée, la terreur des grévistes. Mais que pourraient quelques escadrons contre ce torrent ?

Demain, cent mille ouvriers marcheraient sur Liège, par la vallée de la Meuse, avec la place Verte pour point de ralliement.

Excellentes nouvelles de Bruxelles. Le Hainaut allait se lever comme un seul homme, emporter Mons et Tournai ; le pays noir grouperait ses troupes à Charleroi, le Vooruit de Gand disposait depuis longtemps de bataillons disciplinés et d'une caisse bien garnie. Enfin, après de longs pourparlers, le bloc libéral-socialiste avait fini par se solidifier autour d'un programme commun : la guerre aux moines, l'expulsion de la vermine noire. On verrait après.

Ghislain se grisait d'espérances.

Il était six heures et le soleil ne se levait pas.

La pluie, chargée de détritrus de charbon, coulait sur le pont en ruisseaux noirs.

Au Val-Benoît, l'*Hirondelle* parut entrer dans une fournaise. L'eau du fleuve fumait comme une source chaude.

Des deux côtés de la Meuse, la forêt grisâtre des cheminées d'usines, les gueulars des hauts fourneaux ouverts au ras des toitures métalliques, jetaient sur le fleuve un nuage opaque de fumées noires et rouges, vapeurs de coke et de houille, de cuivre et de fonte, qui étreignaient la gorge, faisaient pleurer les yeux. Sous la proue du bateau, de larges taches d'huile et de graisse s'élargissaient en reflets violets.

Les sirènes des usines, déchirantes ainsi qu'un râle, appelaient à l'ouvrage les équipes du jour, faisaient surgir des puits les équipes de nuit.

Des enfants en sabots, le bidon de fer-blanc plein de café pendu au cou, mangeaient leur tartine en se bousculant à la porte des aciéries, tandis que les femmes, un mouchoir noué autour de la tête, commençaient à charger du charbon sur les quais parmi des nuages de poussière.

Des hommes, le bourgeron taché d'huile et de suie, les épaules lourdes, les paupières tirées par l'insomnie, sortaient des usines à feu continu et envahissaient les assommoirs pour boire l'absinthe du matin qui chasse le sommeil.

Plusieurs passaient à côté de leur gosse, de leur femme, sans rien voir, les yeux pleins d'ombre.

Ghislain se repaissait de cette vision, songeant à l'aube radieuse qui verrait flamber sous un ciel clair cette cité d'enfer, toute cette richesse homicide repue du sang de l'ouvrier, à l'humanité nouvelle rendue fraternelle par l'universel nivellement qui surgirait des ruines, à l'humanité libre, sans Dieu et sans Maître.

Le bateau passait sous le cimetière de Tilleur. Ghislain souleva son chapeau, et ses dents se serrèrent. Son père dormait là, depuis quatre ans, dans cette terre qui ressemblait à du charbon pilé. C'était peu d'avoir vécu dans une atmosphère d'enfer, d'avoir respiré le coke et le charbon pendant une vie, il fallait encore reposer là après la mort.

Il le revit par la pensée, le piqueur de houille revenant le soir, quand ce n'était pas son tour de prendre la nuit, le visage noir, les habits couverts de charbon et de cambouis.

Le houilleur parlait peu. La soupe mangée, il montait pour dormir, à moins qu'il n'y eût réunion à la Bourse du travail. Le matin, les enfants dormaient encore lorsque Van Beers entrait dans la benne et descendait sous la pluie ruisselante des houillères, vers la galerie, où, couché sur le dos, à genoux sur les abatis de houille, il allait piquer, devant lui, dix heures durant.

Le dimanche, la journée se passait au cabaret, au syndicat où la Libre-Pensée de Liège donnait des conférences.



Un jour, un premier mai, trois houilleurs avaient rapporté Van Beers, la bouche pleine de sang, une balle dans la poitrine. Les gendarmes avaient chargé les grévistes, en face de la Maison du peuple.

Van Beers était tombé des premiers, foudroyé.

On voyait encore, après quatre ans, les traces des balles sur les murs, et chaque année, au premier mai, les camarades allaient chanter l'*Internationale* au « mur des martyrs » et déposer des couronnes d'immortelles rouges sur la tombe des victimes.

Ghislain n'avait pas pleuré son père, mais sa mort avait enraciné en lui la haine.

Du jour de cette mort, la rhétorique creuse, le verbiage irréel du socialisme avaient pris corps et âme, s'étaient transfigurés. Une sorte de religion se codifiait dans le cœur du meneur, plus encore que dans son esprit, religion où les passions les moins dignes, l'envie, l'ambition, se coloraient de piété filiale, de solidarité du sang.

La dette revendiquée par le socialisme contre la société capitaliste n'était plus uniquement pour lui un mot sonore, un thème à développements oratoires, c'était une réalité concrète et presque sacrée.

Et ce fut là une force pour Ghislain. Contrairement à la plupart des meneurs libertaires, il apportait dans la lutte autre chose que des appétits : un désir imprécis, mais violent, de justice, de revanche sociale qui lui permettait de croire à sa propre sincérité et d'en imposer la conviction.

Le drame du premier mai lui fit trouver ces cris du cœur qui soulèvent l'enthousiasme des assemblées populaires et arrachent les applaudissements des foules.

Maintenant, il avait vingt ans. Grand, les épaules trop étroites, comme ceux à qui l'air a manqué, le teint jaune, le front têtue, il regardait fuir le cimetière de Tilleur sous le crêpe éternel des fumées.

Il songeait qu'il n'avait voulu arriver, devenir contremaître, apprendre à parler, à écrire, qu'il n'avait travaillé âprement aux

heures où les camarades se reposaient que pour mieux préparer la revanche.

Tous les jours, pendant quatre ans, après avoir, le jour durant, poussé les wagonnets dans la houillère, présenté l'acier en fusion à la mâchoire des laminoirs, il avait suivi les cours d'adultes à l'école d'apprentissage, puis à l'école d'arts et métiers.

Il avait appris le dosage des fontes et des aciers, étudié le dessin, la tenue des livres, des éléments de physique, de chimie, de mécanique, et quand le dégoût le prenait de cette course sans étape, il passait devant le mur où étaient les traces des balles.

*

* *

« Ghislain ! »

Il se retourna. Un camarade d'atelier, de la section des laminoirs, était là, blond, avec des yeux bleus et cette lumière du regard qui est le reflet d'une jeunesse intacte. La voix était très douce, avec un léger accent flamand appesantissant les finales et frappant les voyelles.

« Bonjour, Karl ! »

Ils restèrent silencieux ; puis, d'une voix sèche, les yeux fixés sur le jeune homme, Ghislain interrogea :

« D'où viens-tu ? »

- De Xhovémont².

- Chez les curés ?

- Oui.

- Depuis trois jours ?

² Quartier de Liège situé entre le quartier de Sainte-Walburge et celui de Sainte-Marguerite, situé sur la rive gauche de la Meuse, au nord-ouest du centre-ville.

Etymologiquement, Xhovémont viendrait de « *mont balayé par les vents* » (en wallon, *hover* signifie *balayer*). Le « X » initial était à l'origine une croix de saint André placée par les scribes, pendant le Régime français (1795-1815), devant le « H » pour signifier qu'il était aspiré. Plusieurs orthographes furent utilisées pour nommer le quartier : Scovémont, Hovémont, et l'actuel Xhovémont. Le X ne doit donc pas se prononcer.

- Oui.

- Je m'en doutais. Et qu'as-tu appris là ? A nous vendre ? A trahir l'ouvrier ?

- Non, à le servir.

- Ah ! Vraiment ! le servir, et comment cela ?

- En le délivrant de la haine.

- La haine ! elle est notre meilleure force.

- Pour détruire peut-être, mais elle ne bâtit rien.

- Elle nous fera justice, du moins ! Pour le reste on verra !...

Oui, elle nous fera justice, d'abord de ceux qui travaillent, comme vous, à nous asservir en nous divisant.

- La division viendra sans nous, Ghislain. Tu le sais bien.

- Peut-être, mais du moins nous serons restés libres.

- Pas même cela. L'anarchie n'est pas la liberté. Tu ne vois que la tyrannie d'en haut, un jour peut-être tu souffriras de la tyrannie d'en bas. Tu rêves d'un peu plus de bien-être pour l'ouvrier, d'une vie plus humaine, d'une vie où il y aurait place pour la famille, pour la paix et l'union du foyer, et tu crois qu'il suffit pour cela d'un travail de surface, d'une refonte de la constitution. Non, il ne suffit pas de réformer les lois, il faudrait surtout réformer les âmes ; c'est peu de doubler les salaires, il faudrait surtout grandir les consciences.

Ce qu'il y a de légitime dans ton rêve, j'y aspire comme toi, tu le sais bien, et c'est pour pouvoir réaliser ce rêve plus efficacement que je me suis remis sur les bancs comme toi, que je suis devenu contremaître comme toi, que j'ai créé des syndicats et des cercles d'études comme toi, que j'ai parlé, discuté, écrit, agi comme toi... Mais tout cela je l'ai fait avec un autre esprit.

- Quel esprit ?

- Celui de l'Évangile, celui de la charité !

- En attendant, vous compromettez la cause que vous prétendez défendre.

- Non, nous la sauvons pour demain, quand vous autres vous aurez perdu l'espoir.

- Pour la sauver, il faudrait l'unité et vous nous divisez, je le répète.

- L'unité ! On ne la fait pas en déchaînant les appétits. L'unité, vous la ferez peut-être d'une heure, pour la curée ; puis, l'ennemi commun dévoré, vous vous dévorerez mutuellement. Il faut du ciment pour unir des pierres. Il faut l'abnégation pour unir les âmes, et vous ne semez que l'égoïsme.

Un seul, Ghislain, pourrait faire de la poussière humaine que nous sommes une grande famille, en mettant en nous tous un seul cœur, une seule âme. Un seul pourrait renouer les liens brisés de la famille humaine.

- Et quel est-il celui-là ?

- Quelqu'un qui fut ouvrier comme nous : le *Christ*. Tu souris, pourtant les faits devraient t'instruire. Cette unité que vous cherchez en vain - on ne parle pas tant de ce qu'on a trouvé - cette unité a existé.

Il y eut une heure dans l'histoire où, malgré des tyrannies pires que celle dont tu souffres, la multitude des opprimés n'avait qu'un cœur et qu'une âme.

- Et tout cela aboutit ?

- A la liberté, à une liberté d'autant plus durable qu'elle n'était pas fondée sur la violence, mais sur le respect de l'homme ; c'est ce respect qui libéra l'esclave, la femme, le serf, toutes les faiblesses que le paganisme écrasait.

Le mépris de l'homme et les tyrannies qui s'ensuivent n'ont duré que là où l'esprit du Christ n'a pas pénétré, et elles reparaissent parmi nous dès qu'on l'éloigne.

- On ne l'éloigne pas puisqu'il n'existe plus.

- Il existe toujours. Tu l'as oublié, cela ne le supprime pas ; un jour peut-être, la souffrance t'ayant ouvert les yeux, tu Le verras ; en attendant, ce qu'il y a de meilleur en toi, tu le tiens de Lui. »

Ghislain eut un rire méchant.

« Oui, oui, nous la ferons l'unité, ne crains rien.

- Par le sang ?

- Oui, par le sang. »

Karl s'approcha, posa sa main sur les bras du meneur :

« Ghislain, le sang humain n'est pas un bon ciment, il n'est pas assez pur. Mais Dieu nous a donné un ciment meilleur, un sang plus pur qui devait "nous consommer dans l'unité", si nous l'avions laissé agir.

Il nous avait unis au jour de notre première communion. Nous étions frères alors. Pourquoi me hais-tu aujourd'hui ? As-tu trouvé la même amitié, les mêmes pensées fraternelles parmi tes compagnons nouveaux ? »

Le jeune homme parlait avec cette assurance ferme, cette absence totale de pusillanimité qui caractérise l'homme aux convictions profondes, habitué d'ailleurs à les défendre.

Il s'était maintes fois rencontré avec Ghislain dans les conférences contradictoires des cercles libertaires. Ils étaient dignes l'un de l'autre par un égal talent, par l'égale conviction qui éclatait dans leur parole, et la salle, ordinairement houleuse, devenait silencieuse et comme recueillie, quand ils étaient aux prises. Par une exception très significative, Karl pouvait toujours parler sans être interrompu par les sifflets.

On respectait en lui un talent et un caractère, une logique de vie que rien n'avait fait dévier.

L'Hirondelle allait accoster aux quais de Seraing.

Le petit clocher de l'église parut blotti, à cent mètres du rivage, contre les usines Cockerill, perdu dans la forêt des cheminées. Dans la brume, la cloche sonnait la messe matinale.

Karl se rappela que cette cloche les appelait autrefois tous deux.

Pendant un an, il avait servi la messe à l'abbé Delange avec Ghislain.

Après la messe, on allait au patronage faire jouer les petits, répéter une leçon de fanfare, préparer les agrès dans la salle de gymnastique. Un jour, Ghislain ne parut plus au patronage, ne salua plus le curé. « Encore un de perdu », dit l'abbé Delange habitué à ces exodes subits. Quatre-vingt-quinze pour cent de ses enfants lui échappaient ainsi, entre quatorze et seize ans. L'his-

toire était très simple, toujours la même. Le patronage étant essentiellement pour eux la fanfare et la gymnastique, tôt ou tard une pensée se faisait jour dans ces têtes d'enfants : il y avait des fanfares et des gymnastiques en dehors du patronage, chez les socialistes, chez les libertaires, on y jouait comme au patronage et, en plus, on avait l'absolue liberté de vivre à sa guise, de chercher son plaisir où on voulait. Le transfuge changeait la couleur de sa casquette et tout était dit.

L'abbé avait essayé plusieurs fois de revoir Ghislain, mais celui-ci le fuyait obstinément.

Il était bien perdu, les liens qui le retenaient étaient trop ténus, le premier orage avait tout brisé.

Un camarade d'atelier avait, pendant trois mois, passé à l'apprenti un journal socialiste, *Le Peuple*, et des brochures illustrées qui avaient fait entrer, insensiblement, dans ses yeux, dans ses moelles, la hantise du vice, le mépris et la haine du prêtre.

La famille aurait pu arrêter un instant la chute, elle ne le fit pas. La mère ne comptait pas, on l'avait habituée à se taire ; le père était trop heureux de voir son enfant échapper aux curés.

Plus sûrement que la famille, une piété profonde, personnelle, généreuse aurait tout sauvé ; elle aurait attaché Ghislain au prêtre, au patronage, en l'attachant à Dieu ; cette piété, rien ne l'avait créée. La messe du dimanche entendue parce que le règlement l'exigeait, la communion aux grandes fêtes subie comme une nécessité, c'était tout et c'était trop peu. On ne défend que ce qu'on aime et on n'aime que les conquêtes laborieuses, que les causes auxquelles on a donné le fond de son âme. Ghislain n'aimait pas sa foi, n'en ayant pas assez vécu ; il ne la défendit pas, il la laissa emporter comme le vent emporte les feuilles mortes.

Ce ne fut pas sans quelques scrupules au début.

Les brochures infâmes brûlaient ses yeux ; il les laissa, les reprit, puis les dévora ; une partie des nuits y passait. La promiscuité de l'usine fit le reste. A quinze ans, Ghislain savait tout, avait tout expérimenté. A seize ans, il s'inscrivait au cercle

d'études libertaire. Ce jour-là, le père paya une tournée à l'assommoir.

La leçon servit à Karl.

Il vit venir les mêmes tentations, les mêmes dangers qui avaient emporté son ami, il voulut vivre, se défendre. Il comprit que des liens matériels ne suffiraient pas à le retenir au patronage, pas plus qu'ils n'avaient suffi aux autres ; un don radical pouvait seul le sauver, mettre en lui un attachement raisonné, plus fort que les suggestions du dehors.

Un matin de Pâques, il réunissait une dizaine de jeunes ouvriers et leur proposait de constituer un syndicat inédit. Il s'agissait de se syndiquer pour *communier* tous les dimanches.

La faim est parfois bonne conseillère. Tous ces enfants avaient assez vécu pour sentir venir l'heure de la famine.

Le syndicat fut constitué.

L'abbé Delange se montra sceptique en face de cette belle flamme, mais il laissa faire.

La flamme dura.

Une retraite faite à Xhovémont par les dix syndiqués vint l'aviver.

En revenant à Seraing, Karl alla trouver l'abbé Delange :

« Monsieur le Curé, je désire communier tous les jours.

- Tous les jours !

- Oui, tous les jours. On ne peut pas *vivre tous les jours* en communiant tous les huit jours. »

L'abbé Delange l'avait laissé faire.

Le pilote de *L'Hirondelle* avait jeté un filin au cabestan du bord.

Les deux ouvriers sautèrent sur le ponton amarré au rivage.

Karl tendit la main à Ghislain : « Au revoir, Ghislain ! »

Le jeune homme détourna la tête.

« Je ne serre pas la main à ceux qui oublient.

- Qu'ai-je oublié, Ghislain ?

- Le sang de ton père, car ils te l'ont pris, à toi aussi, non pas en une heure comme pour moi, mais goutte à goutte.

- Oui, Ghislain, ils lui ont pris son sang, mais ils ne lui ont pris ni la paix ni la joie. »

Ils se séparèrent.

Ghislain entra dans le mess des ouvriers où les mineurs se pressaient déjà pour la soupe, tandis que Karl gagnait l'église pour y communier.

II - LA LIGNE DE PARTAGE

L'église était adossée à l'usine et à l'ancien [château]³ des princes-évêques, devenu le palais du directeur de Cockerill.

Quelques femmes assistaient à la messe.

Karl se mit à genoux dans la chapelle de la sainte Vierge, tout près de l'autel couvert de fleurs et de guirlandes de papier.

Le mois de Marie commençait.

La tête dans ses mains, l'ouvrier repassait en son esprit tout ce passé douloureux que Ghislain venait d'évoquer.

Il revoyait la large plaine flamande de la vallée du Geer, d'où son père, le meunier de Backer, était venu, en un jour de misère, par la vallée de la Meuse.

Il revoyait le moulin à cheval sur le petit ruisseau, entre Tongres, la ville morte, et Néderheim, le village vert blotti sous les grands peupliers ; la vieille roue de bois, vêtue de mousse et de longues fontinales, où les bergeronnettes et les hoche-queue venaient piquer les lentilles d'eau.

Au mois de mai, la prairie était blanche de stellaires, de hauts narcisses et de larges ombellifères.

³ Le « palais » des princes-évêques de Liège était à Liège, à côté de la cathédrale.

Le soir, sur les marais, parmi les nénuphars et les massifs d'iris jaunes, les cigognes et les hérons s'abattaient pour la pêche nocturne en claquant leur bec comme des castagnettes.

Et la roue diligente, malgré ses vieux ans, tournait sans hâte et sans répit, baignant à chaque tour les longs cheveux de ses algues ruisselantes dans l'eau profonde du biez. Mais, la nuit, elle dormait.

Et l'on dormait si bien aussi dans les chambrettes blanches qui sentaient bon la farine fraîche !

Le vent chargé de l'âpre parfum des peupliers et des aulnes faisait bruire les carreaux verts au verre épais, dans leur châssis de plomb, tandis que là-haut, par-dessus la tête des peupliers et des hêtres, la tour carrée de Notre-Dame de Tongres sonnait les heures, lentement, comme une prière.

Le moulin de Néderheim avait bonne réputation dans le voisinage. Aucun meunier ne s'entendait comme de Backer à piquer sa meule de fin granit, aucun ne livrait la farine aussi fine, aucun n'était scrupuleux comme lui à ne pas dépasser le boisseau de mouture qu'on prélève sur chaque sac.

Un jour, pourtant, la charrette du meunier qui revenait tous les matins de la tournée des villages chargée de sacs de blé et de seigle, ne sortit plus que trois fois par semaine.

Une minoterie à vapeur venait de s'ouvrir à Tongres.

Les grelots de « la Grise » connus de tous, depuis Néderheim jusqu'à Glons, avaient beau tinter à la porte des fermes, les enfants apportaient toujours à la mule le morceau de pain noir qu'elle mangeait dans le creux de la main, mais les ménagères ne sortaient plus pour donner au meunier leur verre de bière brune et leur sac de blé.

La minoterie avait inventé, pour ruiner les pauvres gens, de distribuer à ses clients des timbres-primés avec lesquels on gagnait, le jour de la grande kermesse de Tongres, des lampes en simili-cuivre, des ombrelles, des rideaux, des fauteuils, tous les vieux fonds de magasin achetés en solde à Bruxelles ou à Liège.

Puis, tous les matins, le grand camion automobile roulait sur les pavés de Maestricht et de Liège, ébranlant les maisons, ameutant les enfants par les meuglements de sa corne.

Quand la Grise croisait le camion, elle s'écartait pour prendre la droite, courbait la tête, secouait les oreilles, se sentant vaincue.

Et la charrette rentrait au moulin avec trois ou quatre sacs que des pauvres donnaient encore, car, heureusement pour les pauvres, il reste les pauvres⁴.

Les pigeons voyageurs continuaient à s'arrêter, par habitude, à la porte du moulin, pour la poignée de maïs rouge qu'on leur donnait toujours.

Mais, un jour, il n'y eut plus de maïs pour les pigeons et plus de pain pour les enfants.

De Backer chargea ses vieux meubles sur la charrette aux planches polies par le frottement des sacs, on mit la clef sous la porte, et on partit, un matin de mai, par la vallée du Geer, où le printemps semait la neige de pâquerettes et de saxifrages ; on s'en allait vers Liège, le pays noir.

Là, du moins, on pourrait être pauvre sans rougir.

Pourtant, avant d'atteler la mule, de Backer voulut dire adieu à la bonne Vierge de Tongres, à la Vierge noire invoquée par les siècles sous le nom de « Cause de notre joie » et que le Moyen âge arma d'une épée de chevalier sous son manteau d'étoiles.

Ils partirent un matin des Rogations.

Tous ceux de Néderheim étaient là, ceux qui habitent au bord du ruisseau et ceux qui ont leur maison sur la chaussée calcaire où dorment les légions de Sabinus et de Cotta massacrées par Ambiorix⁵.

La meunière était parmi les femmes, en tête de la procession, ayant autour d'elle ses onze enfants. Elle portait dans ses bras le

⁴ Allusion à la célèbre remarque de Louis Veillot : « *Heureusement pour les pauvres, il y a des pauvres, et ils s'assistent entre eux avec une charité céleste* » (Louis Veillot, *Ça et là*, 1860, livre IV : *La vie de château*, § X : *Le huitième enfant*, vol. 1, page 219).

⁵ Elles ont été massacrées près d'Embourg, au bas de la côte des Farges.

douzième qui avait un an, et cela lui permettait de cacher sa tête en embrassant le petit Dyck, et de pleurer sans être vue.

De Backer venait avec les hommes, en sabots, avec sa veste de laine brune filée par la meunière. Ils avaient tous leur chapelet à la main, et répondaient à haute voix aux *Ave Maria* récités par le président des marguilliers.

Puis, on entonna les litanies de la Vierge, et tous reprenaient en chœur : « Bid voor ons, Bid voor ons »⁶.

Dans le ciel pâle, des légions d'alouettes, les ailes immobiles, planaient au-dessus des champs de seigle où leurs nids s'abritaient entre deux mottes de terre ou deux touffes de silène. Elles chantaient la joie des nids où frissonnent les vies nouvelles. Des piverts à tête rouge grimpaient le long des peupliers, en quête de larves ; dans le ruisseau bordé de hautes lancéolées, des poules d'eau, la queue dressée ainsi qu'une voile de nef, avançaient en cadence, ou s'enfuyaient, effleurant l'eau de leurs pattes rouges, avec des cris stridents.



Du ciel, où le bleu devenait plus profond, une immense paix s'épanchait sur les sillons ouverts et les cœurs déchirés.

Dans la vieille église gothique, où la Révolution brisa les têtes des saints et profana les ogives, de Backer tomba à genoux.

Ils étaient tous autour de lui, la femme et les enfants, et il fit sa prière flamande : « Bonne Mère, nous n'avons plus rien. Il n'y a plus de pain, il n'y a plus de blé. Nous voilà aussi pauvres que ces pauvres esclaves que vous délivriez autrefois et dont les fers sont en ex-voto autour de votre autel. Nous n'avons plus rien à nous, pourtant nous avons confiance que vous nous délivrerez.

Vous m'avez donné douze enfants à

⁶ « Priez pour nous, priez pour nous ».

nourrir ; à vous maintenant de leur donner du pain, de les garder dans ces pays où nous allons. »

Les petits s'étaient mis à genoux, en rond, autour de l'autel. Dyck jouait avec les chaînes rouillées des prisonniers libérés, et ses grands yeux bleus souriaient.

On partit pour la terre inconnue.

A Bassange, la caravane fit une halte pour laisser reposer la mule, et l'on s'agenouilla un instant auprès de la grotte de Notre-Dame de Lourdes, bâtie au pied de la montagne avec le silex des carrières.

On entra dans le pays noir : Herstal, Vivegnis, Liège, Ougrée. De Backer demanda du travail dans les houillères, les fonderies, les fabriques d'armes. On le trouvait trop vieux pour commencer l'apprentissage.

A Sclessin, on lui proposa de charger du charbon dans les wagonnets, à trois francs par jour. Trois francs pour acheter du pain à douze enfants !

A Tilleur, un ouvrier venait d'être brûlé vif, en chargeant un four à coke, on lui offrit la place à quatre francs.

Enfin, à Seraing, où la récente grève avait fait des vides, les choses allèrent mieux. Pour le meunier, il y avait une place d'abatteur de houille. Karl, qui allait avoir ses treize ans, conduirait la Grise dans les galeries hautes pour le transport des charbons, la meunière aurait quarante sous pour charger le coke dans les cribles aux chantiers du triage. Tout cela irait à dix ou douze francs. On pourrait vivre. On loua une maisonnette à deux chambres, au bord de la Meuse, non loin de l'église.

Le plancher de terre battue était humide. On y étendit une couche de laitier blanc et l'on peignit au goudron le bas des murailles. Au-dessus du poêle de fonte, de Backer piqua l'image de Notre-Dame de Tongres, achetée dix centimes au bazar.

Dans le jardinet de trois mètres carrés, l'herbe refusait de pousser parmi les scories de charbon ; un buis pourtant s'était accommodé du terrain maigre, et une mésange avait fait son nid dans les branches.

Le meunier enleva une brique au linteau de la porte ; cela fit une niche où Karl déposa la statuette de Notre-Dame de Lourdes apportée de Bassange.

Tout autour, les anges veillaient.

Les meubles n'étaient pas encore déchargés qu'un délégué de la municipalité socialiste se présentait pour inviter de Backer à confier ses enfants à l'école officielle.

Il y avait là, tous les jours, des distributions de soupe et de café et, tous les mois, un tirage d'habits.

A l'école libre, celle des curés, rien de pareil. De plus, le meunier pourrait compter, s'il était bien docile, sur les secours du syndicat rouge et même sur ceux des patrons libéraux.

Donner ses enfants aux curés, c'était se condamner à l'isolement.

Comme il finissait de parler, le délégué du syndicat socialiste arrivait. Celui-là aussi parla de la caisse de secours mutuel, de la coopérative rouge, de la nécessité de s'unir pour tenir tête aux exploiters. Le meunier les laissa dire sans répondre et les congédia.

Les enfants allèrent à l'école libre, les garçons chez les frères, les filles chez les religieuses ; ils mangèrent la soupe et le pain du meunier, ils portèrent les habits de la meunière, et le pain ne manqua jamais dans la huche, et les habits ne manquèrent jamais dans l'armoire.

On ne se voyait guère durant le jour, mais le soir, la prière commune que le meunier disait en flamand, faisait plus pour l'union et la paix que de longues heures de tête-à-tête.

Quand le pain et le charbon « montaient », de Backer s'inscrivait une fois de plus à l'équipe de nuit, il fumait une pipe de moins, et la meunière allait à la Meuse laver le linge des bourgeois.

On vivait et on restait libre.

Quelques économies permirent même de changer de maison.

On s'établit sur le coteau, près de la voie ferrée, au-dessus des cheminées d'usines, dans une maisonnette toute neuve en briques rouges.

Il y avait quatre chambres et un grand jardin entouré d'une haie d'aubépines. Au milieu du jardin, un noisetier formait une tonnelle sous laquelle on dînait le dimanche, au retour de la messe. Les enfants appelaient cela dîner à la campagne.

Près de la haie, le meunier construisit deux ruches bien closes, qu'il peignit en vert, et l'on entendait, pendant le repas, les abeilles bourdonner parmi les aubépines et les tournesols d'or.

Les enfants eurent désormais du miel pour leur tartine de quatre heures.

Au-dessus de la porte, une belle brique émaillée, à moitié cachée par un rosier grimpant, portait le nom de la maison : « A la Providence. »

Dans sa niche, la Vierge de Bassange priait toujours, les mains jointes, les yeux au ciel, parmi les fleurs.

La maison, louée à la Société catholique des foyers ouvriers, appartiendrait au meunier après dix ans de bail.

« Quand nous serons bien chez nous, disait parfois le meunier, nous irons faire un pèlerinage à Notre-Dame de Tongres. Nous nous arrêterons quelques jours au moulin. Les enfants ne se rappellent plus le moulin.

- Oh ! que si ! que si ! protestaient les petits. »

Tous ne se rappelaient pas, mais Karl leur avait si souvent parlé du moulin du Geer, le soir, en attendant le retour du mineur, qu'ils avaient tout vu en l'écoutant. Oui, ils avaient tous rêvé, dans le petit lit où ils dormaient à quatre, du moulin dont la grande roue chantait sous les peupliers et berçait jadis leur somme, des nids de poule d'eau flottant parmi les glaïeuls avec des œufs gris tachetés de noir cachés sous les joncs tressés, des petites poules d'eau fraîchement écloses et qui nageaient dans les massifs de nénuphars, ainsi que des châtaignes brunes.

« Vous verrez cela, concluait le meunier, en allumant sa pipe, nous irons pour les Rogations et nous chanterons en flamand, comme autrefois. »

Il ne revit ni le moulin, ni la Vierge noire de Tongres.

La mine avait dévoré ses poumons.

Il s'éteignit un matin d'avril.

« J'irai faire les Rogations au ciel », murmura-t-il quand le prêtre lui eut donné la communion de la fin.

Il voulut réciter encore une fois son chapelet avec les enfants.

Quand on fut au dernier *Ave*, il répéta deux fois « Bid voor ons... Bid voor ons »⁷, joignit les mains, regarda la Vierge de Tongres dont Karl tenait l'image sous ses yeux, et il partit.

La meunière ne lui survécut guère. Elle non plus n'avait pu se faire à respirer le charbon.

Quand l'heure fut venue, elle appela Karl, et, groupant autour de lui les onze petits : « Tu seras leur père et leur mère, dit-elle.

Garde-les bons chrétiens. Avec le bon Dieu on est toujours content, même quand il y a du mal à vivre. »

Ils dormaient côte à côte dans le terrain des pauvres, sous la croix de fer, forgée par Karl.

Tous les dimanches, à la belle saison, les douze enfants montaient les voir et leur apporter un bouquet d'aubépines cueillies au jardin, puis on disait ensemble une dizaine de chapelet pour le repos de leurs âmes.

Les morts restaient de la famille.

Et Karl avait travaillé double.

A vingt ans, il était contremaître à Cockerill.

Les petits commençaient aussi à gagner, il y avait maintenant six ruches dans *leur* jardin, car il était *leur*, et la maison aussi.

Quand ils furent chez eux, ils partirent pour Tongres, un matin des Rogations.

On revit la Vierge noire, et les chaînes rouillées des esclaves libérés, la procession déployée parmi les seigles verts et le moulin, dont on ouvrit les fenêtres toutes grandes, sans déranger les nids

⁷ « Priez pour nous, priez pour nous ».

d'hirondelles bâtis dans les encoignures. Dyck rapporta du jardin un énorme bouquet de lilas pour les morts.

III - « LES DAMNES DE LA TERRE »

Karl, la messe entendue, avait déjeuné pour cinq sous à « l'automatic » ; il retrouva Ghislain devant Cockerill.

Les portes venaient de s'ouvrir.

Des milliers d'ouvriers étaient là, piétinant dans la boue de charbon, sous la pluie qui tombait toujours, rabattant vers le sol les vapeurs de fer et de fonte, les fumées noires des cheminées et des hauts fourneaux.

Dans le tumulte des sirènes et des marteaux-pilons, écrasant l'acier, parmi la trépidation des trois cents machines en activité, les équipes de nuit sortaient en silence, hébétées par le travail machinal.

Devant la grande porte de fer qui ouvre sur la Meuse, Ghislain passait le mot d'ordre à quelques meneurs. Il parlait à voix basse, indiquant les postes pour le soir et le lendemain, distribuant les quartiers qu'il fallait soulever dans la journée. Les meneurs s'éloignaient emportant des liasses de papiers rouges.

Le jeune homme entra dans le hall de l'acier et parcourut d'un regard ce monde où ils avaient vécu en salariés, où ils seraient demain les maîtres.

Tout au fond, s'alignaient les *cubilots*, dont la courte cheminée de tôle perçait le toit de l'aciérie et lançait à vingt mètres une colonne de flammes rouges, droite et sifflante.

Dans leurs flancs de terre réfractaire, à l'armature d'acier, un feu d'enfer maintenait en fusion 12 000 kilogrammes de fonte liquide.

En face du cubilot, les *convertisseurs* dressaient leurs cornues de tôle au col large et court.

Sur un signe du contremaître, un enfant poussait le levier d'une presse hydraulique, la cornue s'inclinait vers le cubilot avec la douceur d'un pendule oscillant sur ses tables d'agate. Un ouvrier nu jusqu'à la ceinture, la peau brûlée par les flammes des fourneaux, les yeux protégés par une visière, les mains couvertes de gants de cuir, ouvrait d'un coup de barre la vanne du cubilot, et un fleuve de fonte liquide coulait, par les gouttières, jusqu'au convertisseur.

Le flot de lave ruisselait dans le jaillissement de myriades d'étincelles de fer retombant en pluie d'or.

Alors, dans le convertisseur gorgé de fonte, une tempête se déchaînait.

L'air comprimé, lancé par les tuyères, pénétrait dans la masse en fusion, brûlant le carbone, le manganèse et le silicium de la fonte.

La machine soufflante précipitait sa marche, les rayons du volant, fondus en une masse grise, paraissaient immobiles.

Des vagues blanches et rouges couraient en grondant, d'un bord à l'autre des chaudières, faisant sursauter et se briser la mer de feu.

La flamme montait toujours, sifflante, aveuglante comme une colonne d'éclairs.

Le carbone brûlait, l'acier « se faisait ».

Du haut de leur tribune, les contremaîtres, le spectroscope en main, suivaient sur la flamme la décroissance des raies du carbone.

Enfin, l'orage s'apaisait ; l'enfant pressait une deuxième fois la clé de la grue hydraulique, inclinant l'immense cornue gorgée d'acier.

Dans la gueule rouge, un ouvrier jetait une charge de fer spéculaire⁸. Un sifflement soudain, un nuage orange montait jusqu'aux voûtes du hall, tandis que sur l'acier liquide une écume de scories flottait, montant des entrailles de la cornue.

⁸ L'adjectif « spéculaire » se dit de certains minéraux à lames brillantes qui réfléchissent la lumière comme un miroir.

Un coup de sonnette, une locomotive amenait sous le convertisseur un wagonnet de tôle.

Un tour de clef, et le convertisseur incliné dégorgeait dans le wagon ses scories blanches.

La grue hydraulique se redressait, portant à bout de bras 10 000 kilogrammes d'acier fondu que les poches de coulée allaient emporter vers les moules.

Dans le silence du hall, la presse tournait, promenant la poche sur les *lingotières* posées en cercle dans le sable et les garnissait.

L'acier bouillonnant se tordait parmi les flammes bleues, puis, le silence. De nouveau, la grue s'inclinait ; sa chaîne, armée de tenailles, mordait les lingots, les soulevait à cinq mètres ; puis, brusquement, des mâchoires ouvertes, la masse rouge tombait, roulait sur le sol.

Ressaisie aussitôt, chargée sur des cadres roulants, on la conduisait au four à réchauffer. Dès qu'elle avait repris la température voulue, elle était retirée, rechargée, jetée entre les terribles suçoirs des laminoirs, où elle passait, repassait, rouge, brûlante, s'allongeant avec des contorsions convulsives, pour jaillir, serpent de feu, en rails d'acier. Pendant ce temps, un flot d'eau froide, lancé sur les lingotières, hâtait le refroidissement. Elles gémissaient, sifflaient, avec de grands nuages de vapeurs blanches, tandis qu'à nouveau, la poche de coulée s'avavançait pour les remplir.

Ghislain traversa le hall immense, où des centaines d'ouvriers se mouvaient dans la poussière de fer et d'acier, sur des planchers brûlants qu'un frisson secouait.

Non loin des laminoirs, les *raboteuses* mordaient, d'un mouvement lent et sûr, les blocs d'acier fin, laissant tomber à chaque morsure les longues spirales blanches du métal.

Les blocs rabotés étaient reçus par les scies électriques et sans bruit, parmi des torrents d'huile, débités, sectionnés, expédiés à la galerie des machines où les coureurs de frontières, les locomotives énormes se balançaient en l'air dans des reflets de cuivre et d'acier, pendues aux ponts roulants.

Des hommes en bourgeron bleu, couchés à plat ventre dans les chaudières béantes, maniaient les foreuses à air comprimé, dans une atmosphère de poussière de cuivre.

Ghislain s'arrêtait de temps à autre, disant un mot bref à un ouvrier, laissant un paquet d'imprimés. Il arriva au puits des houillères, d'où les cages de fer remontaient chargées d'hommes et de charbon avec un bruit métallique de chaînes et de treuils.

Huit jours auparavant, une benne tendue de noir était remontée portant quatre cadavres aux chairs tuméfiées et sanglantes : un porion et trois abatteurs de houille tués là-bas, dans une des mille ruelles de la cité souterraine, par une petite explosion de grisou.

On avait recouvert les corps d'une toile cirée, puis un wagonnet les transporta à la porte de l'usine, et on continua à abattre du charbon, en veillant un peu mieux à l'aérage des galeries.

Ghislain avait prononcé un discours sur la tombe des victimes, car l'occasion était bonne de réveiller les colères. Il avait annoncé « que le sang des martyrs finirait par lever en moissons de révoltes ».

Le conseil des usines Cockerill s'était réuni pour juger les paroles et les actes du meneur. On n'avait pas osé le frapper. Tout le syndicat des ouvriers métallurgistes était derrière lui. Le châtier, c'était en faire une victime, ajouter à son prestige celui de la persécution. Tout cela pouvait aboutir à une grève générale. On attendit une occasion meilleure. Plusieurs, d'ailleurs, parmi les administrateurs, les ingénieurs et les chefs de service, appartenaient au parti libéral. On aurait grand besoin des socialistes pour mener la campagne contre les catholiques aux élections déjà proches. Le moment était donc mal choisi pour indisposer les alliés de gauche par une mesure de rigueur. Et l'on continua à fermer les yeux sur l'audace toujours croissante du meneur. La haine de l'Eglise leur fit oublier l'incendie qui commençait et le pas des barbares qui venaient.

Ghislain s'était arrêté sur le « carreau » de la houillère ; des femmes, des enfants, des jeunes filles se pressaient autour des amas de houille et d'anthracite pour le triage et le chargement.

On entendait grincer les pelles sur les dalles de fonte parmi le hou... hou... incessant des cribles où roulaient des tonnes de charbon.

Parfois, un éclat de rire, glacé comme une rafale de neige, montait, se répercutait de groupe en groupe. C'était la plaisanterie grivoise de quelque charretier ou de quelque mineur, que filles et garçons se renvoyaient. De petits papiers rouges passaient de main en main, voltigeaient autour des puits sur les tas de charbon.

**La grève générale.
Demain le premier mai.
Tous debout !**

« Les Damnés de la Terre. »

Tout allait bien ! la moisson levait.

Ghislain rejoignit Karl à la section des laminoirs ; il allait lentement sans prêter attention au geste des ingénieurs qui regardaient leur montre. Il était en retard, que lui importait ? Il attendait les remarques, guettant l'occasion de faire un éclat, les remarques ne vinrent pas. Il arrivait à son poste.

Appuyé au tableau d'acier d'un marteau-pilon, le contremaître surveillait le travail toujours identique, d'un regard distrait, faisant un signe, répondant d'une voix brève aux questions des ouvriers.



Les lourdes « gueuses » de fonte, longues d'un mètre, lui arrivaient de la fonderie et s'étaient sous les marteaux hydrauliques, pour y être pétries, affinées, rendues malléables, puis, la fonte épurée, débarrassée de ses scories par la double cuisson, par le pétrissage des pilons, était roulée vers les laminoirs.

De temps à autre, les ogives du hall tremblaient à l'approche d'un pont roulant qui transportait vers l'embarcadère des canons de gros calibre.

Un fort courant d'air traversait tout le hall emportant les vapeurs d'acier et faisant voltiger les petits papiers rouges autour des laminoirs et des amoncellements de rails.

Soudain Ghislain tressaillit ; une détonation semblable à un coup de canon retentit, suivie d'un sifflement aigu. Une foreuse à air comprimé venait d'éclater ; autour du tube crevé, les graviers et les scories de fer jaillissaient. Ghislain eut un rire muet. Le sabotage commençait. Karl, très calme, sans mot dire, s'était précipité pour couper la pression, puis d'un geste, il appela un ouvrier, fit changer le tube et, les bras croisés, continua à surveiller. Un groupe d'ouvriers, le regard mauvais, suivaient des yeux le jeune contremaître et parlaient à voix basse ; Karl devinait leurs paroles.

Oui, la moisson rouge se préparait.

Ce soir, demain, ces hommes pour qui il n'avait eu que des paroles de bonté l'abattraient comme un chien, sans un remords, s'ils le trouvaient seul à un coin de rue ; puis, quand les jours de folie auraient passé, ils reviendraient à leur travail, ainsi que des esclaves à leur tâche, plus pauvres que jamais, plus révoltés, plus agités d'ambitions folles et de haines inassouvies.

Ils étaient bien les « damnés de la terre » et plus qu'ils ne pensaient.

L'enfer où ils désespéraient, ce n'était pas l'enfer extérieur, celui de la mine et de l'usine.

Son père avait vécu leur vie, il la vivait lui-même depuis des années, et l'un et l'autre avaient trouvé la joie, la paix, là où d'autres ne trouvaient que la révolte.

Leur enfer était à l'intérieur, leur damnation ils la portaient en eux.

Les semeurs du mal avaient créé cette cité d'enfer en dévastant les âmes, en y arrachant patiemment toute espérance éternelle pour y déchaîner les appétits de la bête. On aurait beau faire, on aurait beau leur donner de l'or et de l'argent jusqu'à vider les caisses, jusqu'à ruiner l'usine, rien ne les rassasierait, rien ne les enrichirait.

Il fallait leur rendre « une âme ».

Karl pria Celui qu'il avait reçu le matin d'avoir pitié de leur misère.

IV – LA MOISSON ROUGE

Six heures du soir.

Les six coups, lentement, descendirent du clocher perdu parmi les cheminées et les pyramides de scories ainsi qu'un baliveau de chêne au cœur de la forêt.

Les sirènes annonçaient la fin de la journée, la ruée commença.

Les escouades d'ouvriers passaient dans la lumière froide des ampoules électriques, défilant, sans s'arrêter, devant les salles de douches luxueusement aménagées.

Aux guichets de sortie, les caissiers assis derrière les rouleaux d'or, un revolver sur la table, muets et froids, consultaient le livre des présences et payaient.

Ghislain avait bondi hors de l'usine dédaignant de demander la paye de la semaine.

A quoi bon tendre la main pour un salaire, quand ce soir, demain, l'usine serait à eux, aux vrais, aux seuls maîtres ?

Il était debout au milieu du quai devant la statue de John Cockerill...

Dans ses yeux noirs, une flamme de haine plus intense brûlait.

Autour de lui, les ouvriers arrivaient, indécis, attendant la parole du chef qui les soulèverait, les dirigerait.

D'une voix grave, martelée par la volonté d'aboutir, le meneur parlait.

Les drapeaux rouges, les drapeaux noirs, portés par les jeunes gardes des cercles libertaires, flottaient sur les quais.

« Camarades, disait Van Beers, l'heure est venue, la bataille commence.

Soyons sans pitié pour ceux qui furent sans pitié.

Reprenons ce qui fut toujours nôtre.

Notre vie a été un enfer, à nous d'en faire un paradis par la conquête des joies qu'on nous vola.

Qu'un même cri de ralliement, celui que nous avons écrit sur nos drapeaux, nous unisse dans la lutte : Ni Dieu ! Ni maître ! A bas les prêtres ! A bas les exploités ! »

Des centaines d'enfants qui sortaient des écoles, entonnèrent l'*Internationale* : « C'est la lutte finale... »

Tandis qu'un cri immense montait de la foule : « A bas les prêtres ! A bas le capital ! »

Et sans cesse les notes du lugubre cantique allaient s'amplifiant par l'arrivée de contingents nouveaux.

« Debout ! les damnés de la terre !

Debout ! les forçats de la faim !...

Du passé faisons table rase ! »

Ils arrivaient par bataillons compacts, n'ayant pas pris le temps de laver leur visage et leurs mains, de quitter leur bourgeron de toile et leur casque de cuir.

Ils étaient là, les houilleurs du Rivage, les verriers du Val Saint-Lambert, les métallurgistes de Jemeppe, d'Ougrée et de Marihaye, débouchant par le pont de fer, descendant des bateaux, des trams électriques, et, pour se donner du cœur, pour chasser la torpeur de la nuit qui venait, envahissant les assommoirs et les

estaminets. L'ensemenceuse de folie, l'absinthe, emplissait de flammes vertes les larges gobelets, au verre épais.

Le dernier coup du *Mois de Marie* sonna à l'église.

Un prêtre, un vieillard, sortit du presbytère, descendit la grand'rue. Il marchait lentement, un peu voûté, gagnant la place John Cockerill.

Soudain, un cri partit de la foule : « Voilà le curé ! »

Il y eut un moment d'hésitation...

L'abbé Delange était connu de tous. Il avait vieilli parmi ces ouvriers. Ceux de Seraing savaient combien d'entre eux étaient allés frapper à sa porte quand il n'y avait plus de pain ni de charbon à la maison, quand il fallait payer la note du pharmacien ou du médecin. Lorsqu'il les trouvait seuls dans la rue, il leur serrait la main, les tutoyait, demandait des nouvelles des enfants, des malades, et deux fois par an, à Pâques et au 1^{er} janvier, on le voyait arriver dans les logis ouvriers entre midi et deux heures pour voir la famille réunie, lui souhaiter la bonne année, rappeler le devoir pascal. L'hésitation ne fut pas longue.

Les meneurs s'étaient ressaisis, l'occasion était bonne. Ils crièrent tous : « A bas la calotte ! A bas le curé ! »

La foule mobile oublia tout, elle oublia l'homme.

Le prêtre seul, l'ennemi de l'ouvrier, le prêcheur de résignation était devant elle.

Des ouvriers, des femmes, des enfants entouraient le prêtre, hurlant : « A l'eau le curé ! A la Meuse le calotin ! »

Ghislain, les dents serrées, s'était approché.

Il écarta la foule d'un geste brusque, et sans un mot, debout devant le prêtre, il lui *cracha au visage*.

*

* *



L'abbé Delange était à sa fenêtre, regardant, par les persiennes entr'ouvertes, l'incessant défilé des grévistes.

Ils étaient là tous les siens, tous ceux qu'il avait aimés, tous ceux dont il était depuis vingt ans le père. Il leur avait donné des écoles, des patronages, des cercles ; il avait même tenté de leur donner des coopératives et des syndicats ; il avait, pendant un temps, tenu leurs livrets de retraites ouvrières ; il avait prodigué son argent, son temps, sa vie, et tout cela pour rien.

Oui, ils étaient là, ceux même qu'il avait retenus quelques années au cercle, au patronage, plus acharnés que les autres, comme s'ils avaient quelque chose à se faire pardonner.

En tête du cortège, Ghislain portait le drapeau noir, conduisant ses troupes à l'assaut des maisons Cockerill. Celui-là avait été son enfant de chœur ; il lui avait payé ses habits de première communion. Après la mort du père, il avait porté, tous les huit jours, à la pauvre veuve, une miche de pain, cachée sous sa douillette.

Soudain le prêtre pencha la tête, prêta l'oreille, c'était comme un bruit de grêle tombant sur les pavés.

Un escadron de gendarmerie chargeait les grévistes.

L'abbé Delange les vit passer, comme un ouragan, au galop des lourds chevaux flamands, les hauts bonnets à poils fixés par la jugulaire de cuivre, le browning au poing.

Puis ce fut, dans la nuit, un hurlement sans nom de terreur et de colère. On entendait les coups de revolver, le bruit sec des balles heurtant les volets d'acier des usines et des magasins.

En face du presbytère, Ghislain et une centaine de grévistes montés sur un tas de scories, brisaient à grands coups de maillets des plaques de fonte et, les soulevant à deux, les jetaient à la tête des chevaux.

Un gendarme s'était arrêté visant le meneur, l'abbé vit Ghislain chanceler, une balle venait de lui traverser le cou.

Le jeune homme tomba, roula parmi les poussières de charbon jusqu'aux pieds des chevaux.

L'abbé Delange était à genoux, la tête dans ses mains, la poitrine soulevée par un sanglot, répétant toujours la même parole : « Que pouvais-je faire que je ne l'aie fait ? Que pouvais-je leur donner encore ? *Que me restait-il ?* Oui, que me restait-il ? »

Il s'était tourné du côté de l'église comme s'il attendait une réponse ; de la fenêtre on entrevoyait les larges verrières claires qu'un grillage de fer protégeait.

Une lueur rouge y tremblait.

C'était la lampe du tabernacle, et il crut entendre une voix très douce qui venait à lui, par-dessus le tumulte des cris, le crépitement des balles, les râles des blessés : « *Il restait Moi.* Tu t'es donné toi-même assidûment, as-tu travaillé autant à me donner, *Moi ?* Tu t'es ingénié à leur donner le pain du corps et tu as fait pour cela bien des démarches, as-tu mis une égale sollicitude à leur donner le pain de l'âme, *mon pain quotidien ?* Et pourtant, en vérité, en vérité, Je te le dis, s'ils ne mangent ce pain, ils n'auront pas la vie. Regarde donc leurs âmes, elles sont mortes, oui, mortes depuis longtemps. Je devais les posséder, *Moi.* En vérité, en vérité, elles sont possédées de Satan. Il règne en elles depuis que je ne suis plus là pour les défendre. *Moi,* je les ai possédées pendant quelques jours ; lui, l'Ennemi, les a eues le reste de leur vie. Comment peux-tu t'étonner que leurs œuvres soient diaboliques ? N'est-il pas merveilleux, au contraire, qu'une race livrée à Satan, de l'aube au crépuscule de la vie, n'ait pas produit plus tôt une société diabolique ? En vérité, ces chrétiens sont tombés plus bas que les païens, car il en est parmi les païens qui appartiennent à l'âme de mon Eglise, qui sont mes enfants sans le savoir. Ceux-ci paraissent des chrétiens, mais ils ont depuis longtemps cessé de l'être. Le vrai chrétien, le seul que je sauve, c'est celui qui vit dans ma grâce, eux l'ont perdue. Ils ne sont pas de l'âme de mon Eglise et ils en ont renié le corps. » Et comme dans une lueur d'orage, le prêtre eut la vision d'un monde dévasté, le monde de leurs âmes.

En une minute, il revit l'histoire de tous ces enfants, il les vit au lendemain de leur première communion, livrés sans défense à l'engrenage de l'usine.

Le Christ de leur première communion avait semé en eux le bon grain pendant quelques jours, l'Ennemi avait semé, une vie durant, l'ivraie quotidienne, l'ivraie quotidienne du mauvais journal, du mauvais compagnon, de la propagande anarchiste, l'ivraie quotidienne des passions naissantes, des suggestions intérieures. Devant cet empoisonnement quotidien, il fallait ou s'avouer vaincu d'avance, ou chercher un remède quotidien proportionné à la violence du mal. Il l'avait cherché, ce remède, dans des œuvres humaines, nécessaires mais insuffisantes.

Pour sauver la vie divine, il fallait une force divine ; sans elle, l'effort humain lui-même serait stérile.

Et le prêtre répétait la même parole. Satan a « possédé » leurs âmes. Comment ces âmes pouvaient-elles m'entendre ? Je parlais à des morts, je bâtissais sur un ossuaire. Ils mouraient de faim, je leur ai donné des kilogrammes de pain, il fallait leur donner l'Infini, et l'Infini était là dans mes mains de prêtre. Si j'avais mis autant d'effort à le leur donner que j'en ai mis à organiser le réseau touffu des œuvres auxquelles j'ai donné ma vie, peut-être beaucoup ne seraient pas morts.

Et il se rappela les paroles de Karl qui étaient jusque-là restées fermées pour lui : *Il faut vivre tous les jours. On ne peut pas vivre tous les jours en communiant tous les huit jours.*

Le prêtre se releva en murmurant : « Seigneur, pardonnez-nous nos fautes inconnues, et faites miséricorde à votre serviteur pour les fautes des autres. »



DEUXIEME PARTIE : PAR LA SOUFFRANCE

I – EN ROUTE

Un an plus tard.

Mai.

La nuit venait. Par-dessus le voile obscur des fumées, on devinait un ciel très clair.

Ghislain sortit du mess des ouvriers où il venait de manger la soupe. Il portait le costume des houilleurs, bourgeron de toile bleue et casque de cuir.

La petite maison sans étage, où il vivait seul, était au bord du canal qui relie les établissements Cockerill à la Meuse.

Tout le long du fleuve, les longues péniches venues de France, d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, attendaient, en files pressées, leur chargement d'acier ou de charbon. Au sommet des mâts, des flammes multicolores flottaient ; sur le pont, les marinières prenaient le frais en fumant la pipe.

Ghislain marchait lentement, et ses épaules se courbaient comme écrasées par un fardeau trop lourd.

Il entra, s'assit devant l'unique table chargée de quelques livres et d'un paquet de journaux.

Au-dessus de la table, piquée au mur, une photographie : celle du père et de la mère en costume de mariés.

Ghislain resta la tête dans ses mains un long moment, puis ouvrit un cahier enveloppé de toile noire, et il lut ce qu'il avait écrit, au jour le jour, depuis la catastrophe.

Les premières pages étaient écrites au crayon et tachées de sang.

10 mai. - Hôpital de Seraing.

Blessé..., qu'importe la mort, si la cause survit, triomphe. Nous les étoufferons tous, dans notre sang, prêtres et exploités...

15 mai.

Ah ! les misérables ! les misérables ! Que ne suis-je mort dans l'ivresse du rêve ? Les misérables ! ils nous ont joués.

Ils avaient dit, écrit, tous ceux de Liège, tous ceux de Bruxelles, tous nos mandarins : « La lutte à outrance ! » - Elle a duré quinze jours. - « Nous avons de l'argent pour six mois. » - Après dix jours, plus rien dans les caisses. - « Les soldats sont pour nous. » - Maintenant, il écrivent : « Faisons la paix, il y a trop de soldats dans la rue ! »

L'argent !... qu'en ont-ils donc fait ? Impossible d'obtenir des comptes !

Les caisses sont vides ! Mais il reste les vôtres, messieurs des comités. Nous les pauvres, nous les gueux, nous avons bien vidé les nôtres jusqu'au dernier sou ; nous y avons mis jusqu'au pain des femmes et des enfants. A vous maintenant ! Qu'attendez-vous donc ? Trop de soldats ! Mais vous deviez en savoir le nombre avant la grève ; et puis, il restait vos bras, ceux de vos domestiques, ceux de vos clients.

Nous avons donné, notre argent, notre sang, et vous ? et vous ? Des mots, des discours, des phrases !

Et maintenant, tandis que nous rentrerons dans nos maisons sans pain, sans feu, vous partirez pour la plage vous reposer de tant d'éloquence, oublier, laver vos mains. Ah ! misérables !

25 mai.

Ce n'était pas encore assez d'ignominie, il faut boire le calice jusqu'à la lie.

Pour se faire pardonner leur lâcheté, nos seigneurs ont imaginé de faire condamner ceux qui avaient commis le crime d'être braves.

Ils ont sommé le syndicat de me casser aux gages, de m'enlever le secrétariat : « Cet homme est trop violent, il compromet la cause. » Et les moutons ont donné raison à ceux qui les tondent.

Ils ont répété comme un troupeau bêlant : « Trop violent ! Oui, trop violent ! »

Ah ! mourir ! mourir ! en finir !

30 mai.

Encore un mur qui croule !

Après le lock-out des camarades, celui des patrons !

Je suis prévenu qu'il n'y a plus de place pour moi à Cockerill.

Cela se comprend : « Trop violent ! »

- Pourtant, vous aussi, messieurs les patrons, messieurs les ingénieurs, n'avez-vous pas été, en grand nombre, la cause de nos violences ?

Qui donc le premier a déclaré la guerre aux curés, à Dieu, délivré nos consciences des préjugés qui nous gardaient dans la résignation, de ces vieux commandements qui nous prêchaient le respect du bien d'autrui et de sa vie ?

Qui donc a fondé nos journaux, écrit les articles et les livres, organisé les conférences où nous avons puisé, avec le mépris des prêtres et de leur lointain paradis, la soif d'un autre paradis, terrestre celui-là et immédiat ? Qui donc nous a démontré qu'il n'y avait qu'un ciel possible, celui que chacun réaliserait ici-bas ? Qui donc a donné le signal de l'assaut contre les murailles de l'Eglise et du cléricalisme ? Qui donc ? Qui donc, sinon vous, les aristocrates de l'anarchie ? Mais voilà ! il fallait s'arrêter à temps, se contenter d'être les ouvriers désintéressés de votre paradis à *vous*, et quand nous avons voulu réclamer notre petite part, vous vous êtes retournés avec une insulte : « Energumènes ! » En effet, nous avons commis le crime de la logique.

Ah ! trafiqueurs de sang !

Et dire que nous les avons crus capables d'un sacrifice, d'un dévouement, d'un idéal ! Leur idéal, il tient en un mot : *Arriver*, et leur *cause* aussi en un mot : *Moi, moi, moi*.

4 juin.

La blessure se referme.

Mais celle du cœur reste ouverte.

Ils m'ont pris toute ma foi : la première, celle de ma jeunesse ; la seconde, celle de la cause ; et maintenant, c'est le désert, le néant. Vivre sans croire à rien, à rien ! Peut-on durer ainsi ?

10 juin.

Karl de Backer est venu me voir.

C'est la première visite amie depuis mon entrée à l'hôpital, et c'est lui !

Les autres auraient trop peur d'emporter du sang sur leurs mains.

Lui savait fort bien qu'il y a un mois je l'aurais abattu, sans remords, si le hasard de la bataille l'avait mis devant moi.

Il m'a parlé de notre jeunesse, de ma mère, de notre première communion. Pas un mot des jours de sang. D'où peut venir cet amour plus fort que la haine ? Quel intérêt peut-il avoir à tendre sa main au lépreux, au paria ?

12 juin.

Aujourd'hui, c'est Monsieur le Curé qui est venu.

Lui encore ! chez moi !

J'ai voulu détourner la tête, fermer les yeux, ne pas le voir.

Ce n'était plus tout-à-fait de la haine. La souffrance m'a adouci... Mais j'avais honte.

Je suis le vaincu. Il triomphe.

Sa pitié me serait plus dure que sa haine.

Mais sa première parole m'a désarmé.

« Ghislain, nous avons à nous pardonner mutuellement. Voulez-vous oublier mes torts comme j'oublie les vôtres ? »

J'ai cru qu'il se moquait. Ses torts !!! Mais il y avait tant de franchise dans sa parole, tant de douceur dans sa voix !

« Oui, Ghislain, nous avons peut-être tous péché par ignorance.

« Au lieu de nous condamner, examinons devant Dieu si nous n'aurions pas pu mieux faire.

« Je vous ai beaucoup aimé, Ghislain. J'ai bien souffert, quand vous vous êtes éloigné de moi. J'avais fait beaucoup pour vous garder, mais peut-être ai-je trop compté sur moi et pas assez sur Dieu. Le dévouement humain est bien peu de chose quand il s'agit d'attacher une âme à son devoir par des liens durables.

« Votre âme, Dieu la mit dans mes mains jusqu'à l'âge de quinze ans ; elle était docile alors, elle attendait de moi l'impulsion qui oriente une vie ; je la poussai vers les œuvres, le patronage, les cercles, la fanfare, la gymnastique, l'apostolat. J'oubliai un peu trop de me demander si l'unique nécessaire était atteint, l'unique nécessaire sans lequel on bâtit sur le sable, si votre âme *vivait*, si la grâce était en elle. Je vous demandais de travailler à faire des chrétiens, sans me demander si je vous avais donné de quoi être un chrétien vous-même.

« Vous vous étonnez de ces aveux. Un prêtre, Ghislain, peut les faire ; nous avons tous besoin de nous instruire. L'Eglise elle-même attend quelquefois pour pousser le cri d'alarme, pour rappeler des doctrines oubliées, préciser des vérités obscures, l'heure de la crise où les nécessités des âmes apparaissent en une lumière nouvelle.

« Mes paroles renferment bien des mystères, Ghislain ; pourtant votre expérience pourrait déjà les éclairer, et puis un jour, vous verrez mieux, si vous me permettez de rester votre ami, de m'intéresser à vous, comme autrefois. »

Il pleurait, j'ai pleuré avec lui. Avant de partir, il s'est penché sur moi, m'a embrassé en disant, comme jadis : « Au revoir, mon petit Ghis. »

Cet homme-là, il y a un mois, je lui crachais au visage !

Pendant toute la nuit, j'ai réfléchi à ses paroles.

Après tout, n'aurait-il pas raison ?

Ma première communion ! N'y avait-il pas en moi, ce jour-là, une certitude, une plénitude de vie, que je n'ai plus retrouvées ?

Ah ! si tous les jours avaient été comme celui-là !

Peut-être, suis-je allé chercher bien loin un bonheur qui était tout près ?

Puis, je me suis rappelé mes préventions, mes calomnies ; j'ai accusé ce prêtre, comme tous les prêtres, de crimes sans nom. Sur quelles preuves ? Leurs journaux, leurs brochures, leurs livres affirmaient l'hypocrisie du prêtre, les monstruosité secrètes de sa vie, ils donnaient quelques faits que je n'ai jamais pris soin de vérifier, mais ils ne suffisaient nullement à justifier une accusation collective.

Pourtant, j'ai accepté la thèse les yeux fermés ! Etait-ce loyal, honnête ? Au fond je croyais, parce que je voulais croire.

Le prêtre nous gênait dans notre vie, dans nos doctrines ; dès lors tous les moyens étaient bons pour le supprimer. Et si, par hasard, c'était sa doctrine qui était la vraie et non la nôtre ? J'ai cru au socialisme, à l'anarchie, comme j'avais cru à l'indignité du prêtre, sur la foi de leurs livres ; maintenant je sais ce que tout cela vaut : jeu d'esprit, spéculation intéressée, exploitation de nos crédulités. Et je leur ai livré ma vie, et avec la mienne, celle de ces milliers d'ouvriers que j'ai entraînés.

15 juin.

Karl est revenu.

Ce qui me frappe en lui, c'est la *certitude*, la sérénité de l'esprit et de la conscience, il y a entre son âme et la mienne la différence d'un tempérament anémié, usé, et d'un tempérament demeuré sain, robuste par une alimentation *rationnelle*.

Je lui ai demandé son secret, celui de cette vie restée droite, de cette allure ferme si éloignée de nos tâtonnements, il m'a répondu simplement : « J'ai communié. »

Ce mot ne me dit absolument rien. Mais peut-être est-ce ma faute si je ne comprends pas.

J'ai tout fait pour ruiner ma foi, qu'ai-je fait pour l'éclairer ?

20 juin.

La blessure est fermée.

Que vais-je devenir ?

Ah ! les pharisiens ! Trop violent !... Eux ne le sont qu'en paroles et ce n'est rien ; ce qui compte, ce n'est pas d'avoir accumulé le bois, commandé l'incendie, mais d'avoir mis le feu.

10 juillet.

Sorti de l'hôpital, ne sachant où aller, désespéré, décidé à mourir.

Le lendemain, on m'offrait une place de porion aux charbonnages. Je me suis informé d'où venait ce coup de théâtre, j'ai fini par savoir : Karl et l'abbé Delange ont fait les démarches, se sont portés caution.

Voilà comment on se venge chez eux.

J'ai voulu remercier, ils ont paru ignorer. Ce n'est donc pas par intérêt qu'ils ont agi ; d'ailleurs, quel intérêt peut-on avoir à me servir maintenant ?

Malgré l'excommunication qui pèse sur moi, j'ai reparu au syndicat. Cruys, le nouveau secrétaire, m'a reçu comme un condamné. Pas un salut. Pas une poignée de main : « De la patience ! m'a-t-il dit, il faut attendre que les colères soient tombées. Vous avez exagéré, manqué de mesure. De la violence, il en faut sans doute, mais réglée, ordonnée, disciplinée ! » En voilà un qui arrivera : de la diplomatie, de la littérature et pas de conscience. Il n'est jamais descendu dans une mine, mais il a beaucoup écrit dans les journaux et beaucoup parlé. Avant cinq ans, il aura son auto, sa villa au bord de la mer et son mandat de député.

Ce que le sort de l'ouvrier l'intéresse, celui-là !

Ces messieurs du cartel doivent être ravis ; avec lui pas de grève à l'horizon, à moins que M. John n'en ait besoin, à la mort-saison, pour vider ses magasins.

Pauvres brebis gardées par des loups !

20 juillet.

Ma vie est de plus en plus désemparée.

L'abbé Delange est venu chez moi un soir, je lui ai dit l'immense lassitude, le dégoût de la vie qui m'envahit ; pourtant cette vie est assez large, depuis que je ne porte plus mon argent à la caisse du syndicat, et cependant, je ne me suis jamais senti aussi pauvre. L'abbé m'a écouté, puis il m'a dit : « Ghislain, l'homme ne vit pas seulement de pain. L'âme doit se nourrir aussi, priez un peu, Dieu vous aidera à trouver votre nourriture. »

Prier ! prier ! pour prier, il faudrait croire !

J'ai voulu essayer d'une diversion brutale, reprendre le chemin de l'assommoir, des maisons louches, redemander le goût de la vie aux jouissances les plus basses. Eh bien, non ! non ! Le remède est cent fois pire que le mal, ce n'est pas en bas que je trouverai ma paix !

En rentrant chez moi, je me suis rappelé la mort de ma mère. Elle avait gardé de la religion, elle, jusqu'au bout. Je me souviens l'avoir vu prier de longues heures, le soir, au pied du lit où on avait rapporté le cadavre de mon père.

Il y avait eu tant de souffrance dans sa vie, et si peu d'amour !

Plusieurs fois, fatigué par ces longues oraisons, je lui disais : « Que fais-tu là ? - Je prie pour toi. »

Quand elle fut sur le point de mourir, elle me demanda de prévenir l'abbé Delange. Il fut prévenu, mais je m'enfuis de la maison pour ne pas me trouver, même un instant, sous le même toit qu'un prêtre. Elle mourut, un soir, comme je rentrais de l'usine.

Au dernier moment, deux larmes parurent dans ses yeux.

« Mère, pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je.

- Parce que personne, après ma mort, ne priera pour moi ! »

C'est vrai, je n'ai pas prié pour elle, mais peut-être a-t-elle continué, malgré tout, si quelque chose subsiste d'elle, à prier pour le malheureux enfant qui si souvent la fit pleurer.

« Pauvre vieille maman, ne m'oubliez pas, pardonnez-moi, priez pour moi, votre petit. »

II - PAX

28 juillet.

Karl m'a invité à l'accompagner au moulin de Néderheim.

Je l'ai suivi par lassitude, par besoin de me fuir.

Au bord du Geer, la paix des campagnes flamandes m'a paru entrer un peu dans mon âme et la pacifier.

Nous étions assis au bord de l'eau, sur un tapis de saxifrages. Autour de nous, les calices blancs montaient à l'assaut des murs du jardin, leurs racines s'insinuaient patiemment entre les pierres disjointes.

Nous gardions le silence. J'ai senti que, dans mon cœur, la souffrance avait fait lentement un travail semblable, qu'elle avait disjoint bien des blocs de ses racines patientes. Mais comment reconstruire maintenant ?

Comme le soir venait, nous avons gagné Tongres par les prairies.

Dans la vieille basilique, Karl s'était mis à genoux devant l'autel de la Vierge. D'un mouvement machinal, je me suis mis à côté de lui.

L'église était silencieuse.

Il m'a semblé qu'une invisible main calmait toutes les tempêtes de mon cœur, et que les cloches de ma première communion sonnaient dans le lointain.

La tête dans mes mains, j'ai cherché quelque prière ; je ne me suis rappelé qu'une petite invocation apprise de ma mère quand j'étais enfant : « Sainte Vierge, gardez-moi ! » Je l'ai répétée plusieurs fois.

Sur le seuil de l'église, Karl m'a ouvert ses bras.

Nous revenions de bien loin, nous nous sommes embrassés en silence.

TROISIEME PARTIE : LES RECONSTRUCTEURS DE LA CITE

I - LA CITE DE DIEU

Ils étaient là une soixantaine d'ouvriers venus des usines de Seraing, de Jemeppe, d'Ougrée, et réunis pour l'ouverture de la retraite, dans la petite chapelle de *Notre-Dame de Xhovémont*. Quelques vieillards et beaucoup de jeunes gens.

Les Aumôniers du Travail avaient utilisé les trois jours de congé de la Pentecôte pour les amener.

Arrivés par le tram de Liège-Vottem qui gravit les lacets à pic de Sainte-Walburge et de la Citadelle, ils avaient pris, à pied, le petit sentier qui traverse les champs de seigle, la rue des Eglantiers.

Les anciens, les vétérans de Xhovémont, marchaient les premiers avec une joie enfantine, s'arrêtant à chaque détour du chemin pour chercher derrière les bouquets de charmes et de mélèzes le toit de la maison.

Les « bleus » suivaient un peu anxieux. Karl et Ghislain venaient les derniers.

On remonta la rue de Xhovémont. Tout au sommet de la colline, la petite troupe s'arrêta devant une porte de fer peinte en vert.

Ils entrèrent, saisis déjà par la paix des hautes futaies ; on traversa le parc ; dans la prairie, une vache paissait, que les anciens saluèrent d'une caresse.

Dans les bois, les merles et les rossignols chantaient.

Au bas de la montagne, la ville immense dormait, dans les replis de la Meuse, ensevelie sous un linceul de brumes et de fumées. C'étaient toutes les villes du « Rivage », les cités de l'acier, se fondant à distance, en une agglomération colossale : Liège, Ougrée, Marihaye, Sclessin, Jemeppe, Tilleur, Seraing, Flémalle, Angleur, Chênée.

La forêt des cheminées s'étagait des hauteurs de Saint-Nicolas, et de Saint-Gilles, aux défilés de Cockerill.

Les bourdons de Liège sonnaient les messes matinales, et sur la large terrasse de la maison, la haute statue de Notre-Dame du Travail bénissait la ville lointaine.

En face, tout au fond du jardin, dans un massif de noisetiers et de glycines, une statue du Sacré-Cœur ouvrait ses bras.



Lundi de la Pentecôte.

Les ouvriers étaient réunis, pour la conférence de trois heures, dans la grande salle de récréation. Quelques instants avant la réunion, les « deux questeurs » étaient venus recouvrir les billards de leurs housses, ranger les jeux de cartes, mettre un peu d'ordre dans la bibliothèque. Les retraitants fumaient la pipe et parlaient à voix basse en attendant l'arrivée du P. Hendrikx... Cette

conférence de trois heures était toujours attendue avec impatience. Plus familière que les instructions de la chapelle, se transformant facilement en dialogues, elle mettait à l'aise les ouvriers ; au milieu de la fumée des pipes, la communication s'établissait vite de l'orateur aux auditeurs.

Le P. Hendrikx entra et s'assit devant la petite table de chêne qu'un tapis vert recouvrait.

Très jeune, grand, blond, les épaules carrées, les traits rudes, anguleux, la mâchoire énergique, à l'arc volontaire, les mains larges et fortes, il faisait songer à l'un de ces rudes chalutiers du lac de Génésareth dont le Christ avait fait ses premiers apôtres.

Les yeux d'un bleu pâle, ainsi qu'un ciel flamand, étaient d'une grande douceur.

Fils d'ouvriers, le P. Hendrikx savait son ouvrier par cœur. Il parlait simplement, directement, d'une voix grave, métallique, où la passion des âmes frémissait. Il avait le mot populaire, l'image qui fixe l'idée à jamais.

Et il disait :

« Mes chers amis, nous voilà parvenus *au terme* de notre retraite. Repassons d'un regard rapide le chemin que nous ont fait parcourir les *Exercices de saint Ignace*. Dès le premier jour, nous posions la question fondamentale, la question initiale, pierre angulaire de toute vie chrétienne : quel est le but et par conséquent le prix de la vie ? Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Nous avons répondu : le but de la vie, ce n'est pas la vie elle-même, mais l'éternité ; le prix de la vie est par conséquent infini comme l'éternité. Voilà donc notre métier d'homme, notre vocation à tous.

« Nous sommes en ce monde non pour nous y amuser pendant cinquante, soixante ans, puis disparaître, non pas même pour abattre du charbon ou fondre de l'acier une vie durant, et puis aller ajouter notre poignée de poussière à la poussière de nos cimetières ; non, mille fois non, vous l'avez bien senti, mes pauvres amis, une telle conception de la vie est trop absurde et trop immorale ; si elle prévalait jamais dans une société, cette société

ne serait plus qu'un coupe-gorge, un mauvais lieu : un combat de loups dans les bois, voilà ce que deviendrait la vie, la pensée de l'éternité supprimée. Vous savez *par expérience* combien cela est vrai. Non, de même qu'on ne travaille pas pour travailler, on ne vit pas pour vivre, on travaille pour la paye du samedi, on vit pour la solde définitive du dernier samedi, pour le salaire de la grande journée de la vie : le ciel... Ainsi, voilà les rails sur lesquels il fallait marcher pour aboutir, pour ne pas gaspiller notre vie ; or, dès cette première journée, nous avons constaté que nous étions souvent sortis des rails, en faisant passer le temps avant l'éternité, le plaisir avant le devoir, nos fantaisies avant les commandements de Dieu. De tout cela nous avons demandé pardon, la confession du second jour nous a remis dans la bonne voie. Les méditations suivantes nous ont montré le modèle qu'il fallait suivre désormais, et révélé la grandeur à laquelle nous étions appelés : devenir d'autres Christs. Nous acheminer, peu à peu, vers une imitation plus parfaite du Dieu fait ouvrier. Sanctifier, à son exemple, notre pauvreté, notre souffrance, notre travail ; devenir, comme Lui, des Rédempteurs, des Sauveurs.

« Voilà toute la vie, tout le programme ; il est magnifique, si magnifique qu'il vous épouvante, et à juste titre si vous ne comptez que sur vous pour le remplir. Seul, disons-le de suite, vous n'arriverez à rien. L'homme n'arrive à rien tout seul, pas même à marcher. La solidarité est la loi de la vie. "L'union fait la force", c'est notre devise nationale, ce devrait être celle de tous les chrétiens. On commence à le comprendre, et un peu partout on s'unit, on se syndique, on crée des fédérations et des ligues. Pourquoi ? Parce que c'est là l'unique moyen de se défendre, de n'être pas dévoré par la concurrence.

« Eh bien ! vous, ouvriers catholiques, vous savez l'horrible concurrence qui vous attend, vous savez que les démolisseurs des âmes doivent le meilleur de leur force à leur union. Puisque tant d'autres s'unissent pour détruire, unissez-vous donc pour rebâtir, unissez-vous les uns aux autres, comme je vous le dirai tout à l'heure, mais avant tout, unissez-vous à votre chef, Notre-Seigneur

Jésus-Christ. Or, on s'unit à Jésus-Christ par la *communion*. En elle vous trouverez tout ce qu'il vous faut, la lumière de l'esprit et la force du vouloir ; sans elle, vos forces restant ce qu'elles furent, ce seront les mêmes faiblesses, les mêmes fautes. Ah ! mes bons amis, que Jésus présent au milieu de nous, puisque nous sommes réunis en son nom, mette sur mes lèvres les paroles qui emportent la conviction ; je voudrais tant que vous sortiez d'ici persuadés, comme je le suis, que seule la communion vous sauvera, que sans elle nous aurons perdu notre temps, bâti des maisons sur le sable, maisons réservées à la ruine au jour du premier orage.

« Alors à quoi auront servi mes paroles, mes efforts ? Je ne vous aurai pas donné Dieu, que vous aurai-je donné ?

« Vous vous croyez changés, parce que vous avez retrouvé la paix de la conscience. Hélas ! on ne change pas une terre en arrachant les herbes mauvaises qui l'envahissaient. Les racines restent, demain les herbes renaîtront, et si on ne les arrache à nouveau, incessamment, le premier travail aura été vain.

« Ainsi de vous. Le travail de votre conversion est à peine commencé et l'heure est déjà venue de nous séparer ; faut-il donc se résigner à laisser inachevée cette conversion pour laquelle Jésus-Christ vous amena ici ? Non, n'est-ce pas ?

« Qui donc la continuera ? Celui-là même qui l'a commencée, Notre-Seigneur. Pour cela il ne demande qu'une chose, la liberté d'agir en vous, de venir souvent, tous les jours, dans le champ maintenant nettoyé, pour y arracher l'ivraie sans cesse renaissante, y semer le bon grain.

« Voyons, mes amis, répondez-moi, il faut que cette dernière réunion aboutisse à des résolutions durables ; pour cela, il est nécessaire que vous ouvriez vos cœurs en toute liberté. Trois jours d'exercices communs, de prières communes, ont fait de vous une grande famille ; notre retraite se termine toujours par un exercice un peu différent des autres, par un échange de vues où chacun fait part à la famille de ses résolutions, de ses difficultés. Je pose donc la question : Voulez-vous que votre retraite aboutisse à quelque chose ? Voulez-vous désormais vivre en bons chrétiens, c'est-à-

dire garder l'état de grâce, car la vie chrétienne, c'est cela : la grâce vivant dans l'âme... Cette grâce, voulez-vous la garder, la défendre, le voulez-vous ? »

Les ouvriers s'étaient levés très émus, et, accoudés aux billards, la tête penchée pour mieux entendre, la pipe entre les dents, fixaient les religieux.

« Oui, Père, nous le voulons.

- Très bien, mes amis, Dieu vous entende ! un jour, vous lui répondrez de cette promesse. Mais rappelez-vous la parole du Christ : "Sans moi vous ne pouvez rien". Rien, vous entendez ? rien, et par conséquent, ni lutter contre la tentation, ni remonter la pente après la chute, ni résister aux influences du milieu. Pourquoi rien ? Parce que, de même qu'il faut au corps une nourriture pour ce que ce corps puisse vivre, travailler, se défendre contre la maladie, de même il faut à l'âme une nourriture et une nourriture divine pour qu'elle puisse vivre sa vie divine, défendre sa vie divine, la grâce. Comprenez-vous cela ?

- Nous le comprenons, Père.

- Or, la nourriture, le pain de l'âme, vous savez ce qu'il est : la communion. Tirons les conclusions. Dites-moi, vous qui êtes chauffeur, si vous ne donnez pas du charbon à manger à votre machine, non pas seulement tous les huit jours, mais tous les jours, puisqu'elle doit travailler tous les jours, qu'arrivera-t-il ? Répondez-moi.

- La panne, Père.

- C'est juste. Vous qui êtes charretier dans la houillère, si vous ne donnez rien à manger à votre cheval, si vous ne songez à le nourrir que tous les mois, que va-t-il arriver ? Au lieu de lui demander de traîner votre wagonnet, il faudra le mettre dessus, le porter.

« Vous riez, mais vous sentez que j'ai raison.

« Et vous, maintenant, si vous allez à l'usine, si vous descendez dans la houillère n'ayant rien mangé depuis plusieurs jours, qu'allez-vous faire ? Travaillerez-vous ? Non. Vous laisserez là votre pic, votre marteau, vous vous coucherez : on ne

travaille pas à jeun. Et si ce régime continue, non seulement vous ne pourrez plus travailler, mais très vite vos forces dépériront ; ce sera l'anémie et, à brève échéance, la mort. Est-ce que j'exagère, encore une fois ?

- Non, non, Père.

- Alors, continuons. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous affirme que la communion, c'est la nourriture de l'âme, son pain quotidien. Si Notre-Seigneur n'a pas parlé pour ne rien dire, un homme, un ouvrier qui ne communie pas, qui communie rarement, tous les ans, tous les mois, c'est évidemment un ouvrier qui condamne son âme à l'anémie, à la mort. Inutile, par conséquent, de lui demander de travailler, de lutter ; tout travail, toute lutte suppose des forces, cette âme n'en a plus.

« Tenez, voilà un ouvrier qui communie une fois par an, c'est comme s'il mangeait une fois par an, il a de la force pour un jour, et les trois cent soixante-quatre qui restent ? Que va-t-il devenir ? De quel travail sera-t-il capable ? D'aucun.

« Voilà un ouvrier qui communie tous les huit jours, c'est déjà mieux, il semble même que c'est largement suffisant ; cependant, trouveriez-vous suffisant de ne faire qu'un repas tous les huit jours ? Cela suffirait-il à vous donner des forces pour toute la semaine ? Un rentier pourrait peut-être tenir à ce régime, mais un ouvrier, mais un homme qui travaille ?

« Pourtant, je ne veux rien exagérer, je sais fort bien que s'il vous est impossible ou trop difficile de communier plus souvent, Dieu peut donner à votre communion de la semaine ou du mois, à vos prières, à votre travail, une bénédiction spéciale qui suppléera partiellement à l'action quotidienne du sacrement ; mais, si c'est par votre faute que vous en restez là, Dieu n'a pas de raison de suppléer à ces énergies dont vous vous êtes librement privés. Alors, vous voilà avec de la nourriture, de la force pour un jour... et les six autres ? Votre âme n'aura pas mangé, vous ne pouvez lui demander de travailler à jeun.

« Voyons, ai-je raison, encore ? »

Les marques d'approbation devenaient unanimes.

« Oui, Père ; oui, Père, vous avez raison.

- Bien. Si j'ai raison, posez-moi vos difficultés pour que nous achevions de faire la lumière. Qui lève le doigt ? »

Un verrier du Val Saint-Lambert, de taille athlétique, la figure rasée, brunie ainsi qu'un bronze antique, un front carré sur un profil d'imperator, interpella du fond de la salle.

« Mon Père, je trouve moi, que nous allons bien vite ; j'ai servi trois ans en France, dans les cuirassiers, avant de venir en Belgique ; eh bien ! à l'allure dont nous marchons, je me surprends à chercher mes éperons, pour piquer des deux comme à l'escadron. Au fond, je préfère ça, on n'aime pas à marquer le pas chez nous. Et puis, au moins, ce n'est pas de la religion pour rire que vous nous donnez ici, puisque ça coûte. Pourtant, j'ai l'impression qu'on accélère un peu trop, que si on continue, nous allons passer par-dessus la tête des chevaux.

« Il y a trois jours, je ne faisais pas mes pâques, maintenant on me dit : "Gourdon, tu vas communier tous les jours" ; voilà qui s'appelle aller au pas de charge. Et ne croyez pas que ce soit par peur des camarades que je parle ainsi ; je n'ai pas l'habitude de les consulter quand j'ai un devoir à remplir, et si je vois que ça ne leur va pas, ce m'est une raison de plus de continuer. Non, je n'ai pas peur des camarades, j'ai plutôt peur de moi et de Dieu. Voyez, pour communier tous les jours il faudrait être des saints, des moines, des hommes qui n'ont pas commis de péchés ou qui n'en commettent pas. Or, cela n'est pas notre fait. Il y a eu bien de la misère, il y en aura encore beaucoup. Il faut pourtant respecter le bon Dieu. »

Les ouvriers approuvèrent en hochant la tête.

« Bien dit, Gourdon.

- Oui, il y a du vrai dans ce qu'a dit votre camarade, répondit le P. Hendrikx, il y a aussi du faux. Mon cher Gourdon, vous oubliez que Notre-Seigneur n'est pas venu et resté au monde rien que pour les saints.

« Il y est venu et resté surtout pour les pécheurs. Voici ses paroles : "Ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler, mais

les pécheurs ; ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais ceux qui se portent mal." Donc, la communion n'est pas la récompense de la santé conquise ou gardée, c'est le *remède* qui doit, peu à peu, guérir l'âme des blessures passées et la préserver des blessures à venir. En ce sens, la communion quotidienne est faite pour vous plus que pour les moines et plus que pour les saints. Il n'est que trop vrai qu'il y aura encore de la misère ; on ne guérit pas radicalement en trois jours ; mais c'est précisément pour cela que je vous dis : communiquez tous les jours, voilà le remède, le contrepoison qui seul vous guérira.

« Tenez, à l'usine on se blesse souvent, le travail y est dangereux. C'est un éclat d'acier qui vous laboure le visage, une scie, un laminoir, un engrenage qui vous mord à la main ; ce ne sont pas là, d'ordinaire, blessures mortelles, à une condition pourtant, que vous alliez de suite au dispensaire trouver le médecin, vous faire soigner. Si vous faites cela, de suite, ce ne sera rien ; si vous tardez, ce sera la gangrène, la mort. Vos âmes, elles aussi, se blessent souvent par le péché véniel ; appelez le Médecin, faites la communion, ce ne sera rien ; si vous tardez, ce sera la gangrène, le péché mortel. Tout cela, c'est la parole de l'Évangile, la parole du pape ; je n'ai pas le droit d'inventer une nouvelle religion, sous prétexte que quelques-uns trouvent tout cela bien exagéré et demandent des atténuations.

« Des atténuations ! Toute la question, mes amis, est de savoir si oui ou non Jésus-Christ a voulu que tous les chrétiens, les ouvriers comme les autres, vivent en état de grâce, non pas en passant, quelques jours par an, mais tous les jours, oui, tous les jours, et s'il leur enseigne un autre moyen que la communion.

« Voyons, mes amis, avez-vous encore quelques objections contre ce que je viens de dire ? Le pape et Notre-Seigneur vous demandent de communier tous les jours, si c'est possible, parce qu'il faut que votre âme, ayant à travailler tous les jours, se nourrisse tous les jours, parce qu'il faut que votre âme, se blessant tous les jours, se guérisse tous les jours. Êtes-vous convaincus ? »

Les ouvriers s'interrogeaient du regard. Un houilleur de Saint-Gilles finit par se lever.

« Père, vous avez dit : communiez tous les jours, si c'est possible, mais précisément ce n'est pas possible, on a trop à faire... »

Karl s'était retourné sur sa chaise :

« Impossible ? Je le fais bien, moi, pourquoi pas toi ? Ce n'est pas plus facile pour moi que pour toi. Allons, avoue que si tu voulais, tu pourrais. »

Les ouvriers approuvèrent à voix basse :

« C'est vrai, c'est vrai, il a raison ; on pourrait, si on voulait.

- La difficulté est donc résolue, reprit le P. Hendrikx, y en a-t-il d'autres ? »

Plusieurs ouvriers parlaient à la fois :

« Père, ce n'est pas l'usage, nous allons faire parler de nous...

- Ce n'est pas l'usage, mes amis, qu'est-ce que cela fait ? si c'est nécessaire ! Je m'adresse ici aux anciens, était-ce l'usage, il y a trente ou quarante ans, de se syndiquer ? »

Deux ou trois vieillards ôtèrent leur brûle-gueule et approuvèrent.

« Pour sûr que non, personne n'en parlait.

- Voilà qui est bien ; ce n'était pas l'usage, pourtant maintenant c'est l'usage, et pourquoi ? parce que, il y a une vingtaine d'années, un groupe d'ouvriers intelligents comprit ce qu'on avait su autrefois, ce qu'on avait oublié depuis la Révolution, qu'une organisation corporative est nécessaire à la défense des intérêts professionnels, des intérêts moraux de la classe ouvrière. Les plus entreprenants commencèrent, y risquant leur gagne-pain, les autres suivirent ; aujourd'hui le mouvement est créé, les moins héroïques se syndiquent. Faites l'application, on a oublié, dans les milieux ouvriers, la nécessité de la communion fréquente, ce n'est plus l'usage, faites donc par votre exemple que cela le redevienne.

« Soyez des entraîneurs. Vous êtes une élite, sans cela vous ne seriez pas ici ; or, le rôle des élites, c'est précisément celui-là :

entraîner les masses, leur frayer le chemin. Voyons, mes amis, voulez-vous être ces entraîneurs ? »

Un même vouloir vibrait dans toutes les voix :

« Oui, Père, nous le voulons.

- Eh bien ! si vous le voulez, unissez, syndiquez vos volontés ; vous vous unissez pour avoir le pain du corps à meilleur compte, unissez-vous pour avoir à meilleur compte le pain de l'âme.

« Notre Belgique est couverte de ligues : ligue de l'enseignement, ligue des paysans, ligue maritime, que sais-je ? Ici nous avons l'habitude de grouper nos anciens retraitants en une ligue eucharistique, en une ligue qui les unit pour se retrouver à la sainte table tous les mois, tous les dimanches, tous les jours, selon les possibilités. Vous le savez très bien, sans toujours l'avouer, le grand ennemi de vos résolutions, c'est le respect humain, en d'autres termes, la peur qui naît de l'isolement. La ligue, en vous groupant, en vous rappelant par ses recollections, ses réunions périodiques, les engagements pris, donnera de la stabilité à ces résolutions, supprimera le respect humain. Enfin, ces manifestations publiques de votre foi vous permettront de faire des conquêtes, de devenir des apôtres. Un sermon est si peu de chose auprès d'un exemple !

« Je termine. Ah ! mes chers amis, il en est parmi vous qui depuis longtemps cherchent la paix, qui mendient auprès de toute créature un peu de bonheur, un peu de repos, et qui n'en trouvent pas. Il en est qui ont traîné leur cœur par de rudes sentiers en quête d'un amour digne d'eux, d'une amitié durable ; il en est dont la vie est bien triste parce qu'elle manque d'un but, d'un idéal élevé et précis ; ils voudraient se donner, servir quelque chose, ils ne savent pas quoi. Eh bien ! voici la paix, le bonheur inconnu que vous cherchiez, le dévouement que vous appeliez : entraînez le monde vers les sources de la vie, vers l'Hostie, par votre exemple.

« A tous, l'ouvrier de Nazareth, Jésus, le Maître, l'Ami qui a pris sur lui toutes vos misères, vos souffrances, vos pauvretés, sauf celle du péché, pour vous donner confiance, répète du fond du *tabernacle* : Venez donc à moi, venez vous tous qui travaillez, qui

souffrez, qui êtes malades et chargés au-delà de vos forces. Venez tous les jours m'apporter dans la communion vos blessures quotidiennes et je les guérirai ; votre faim, je la rassasierai ; venez et amenez vos frères, ils vous devront de vivre.

« Tout à l'heure, en rentrant dans vos cellules pour la méditation, rappelez-vous ce que je vous ai dit au début : le vrai travail de la retraite, le travail profond, durable, ne se fait pas ici ou à la chapelle tandis que vous écoutez mes instructions, il se fait au fond de vos consciences par la réflexion, la méditation. C'est dans votre cellule, à votre prie-Dieu, dans vos visites au Saint-Sacrement pendant les temps libres, que le vrai Maître vous parlera. Pour qu'il parle, priez, priez, et pour l'entendre, faites silence. Allez à la chapelle lui demander de vous montrer ses chemins. »

II - LE RETOUR DU PRODIGUE

Ghislain sortit de la chapelle en étouffant un sanglot.

Il remonta dans sa petite cellule de retraits et tomba à genoux devant le crucifix de plâtre qui ouvrait ses bras sur le mur blanc.

Aucune prière distincte ne vint à ses lèvres, mais toute son âme suppliait.

Pendant trois jours, il s'était raidi contre la grâce.

Il avait accompagné Karl à Xhovémont, comme il l'avait accompagné à Tongres, par lassitude.

Le premier jour de la retraite avait été une lutte continuelle contre l'ennui, contre la tentation de reprendre le tram, de fuir.

Mais, dès le second jour, une grande paix s'était faite. Peu à peu, il avait retrouvé dans sa mémoire les paroles du *Notre Père*, du *Je vous salue, Marie*. Karl lui avait donné un chapelet, et il le récitait à haute voix, avec les retraits, pendant le trajet de la

chapelle à la cellule. Puis il s'était mis à fredonner les cantiques populaires que le P. Hendrikx faisait chanter avant les instructions. Il avait chanté tout cela au patronage autrefois, et c'était un flot de souvenirs qui venait, évoqué par chaque parole.

Par-dessus tout, les instructions si simples, si pleines de logique et de flamme du religieux avaient bouleversé son âme. Il avait faim de cette parole. Il la méditait, l'écoutait encore en lui dans sa cellule, dans les allées silencieuses du parc.

Pourtant, quelque chose se raidissait encore contre la grâce.

Il avait peur de céder à un sentiment. Ce qu'il voulait, ce n'étaient pas des émotions fugitives, elles l'avaient si souvent égaré, mais une lumière. Et la lumière était enfin venue pendant ces derniers jours, non pas froide et morte, mais ardente, échauffant toute l'âme.

Elle lui avait d'abord montré la *vraie réalité de sa vie*. Il avait cru longtemps pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir cherché que la justice et la vérité ; il s'était cherché lui-même.

Il avait perdu la foi parce qu'il avait voulu la perdre. Il se rappela avec quelle fureur, après sa sortie du patronage, il avait lu les livres, les brochures, les journaux où la religion était bafouée, le prêtre calomnié.

Il se rappela ces conférences de la libre-pensée dont il était l'auditeur assidu, et la colère avec laquelle il protestait contre toute contradiction.

Il se rappela les remords qui l'avaient agité après la mort de sa mère, les problèmes qui s'étaient posés devant sa conscience, et qu'il avait écartés par un mouvement de sa volonté. Plusieurs fois, en passant devant ce lit où elle venait de mourir, il avait entendu une voix intérieure qui l'accusait d'ingratitude, le sollicitait à se mettre à genoux, à prier pour elle ; il avait résisté, relu un manuel d'athéisme pour se donner du cœur.

Au fond, tous ses doutes, car il n'était jamais arrivé à la certitude, reposaient sur un acte de son libre vouloir. Son socialisme lui-même ne venait pas d'une autre source.

Il avait déclaré la guerre à l'argent, par amour de l'argent ; il avait déclaré la guerre aux jouisseurs, par désir de jouissances ; la haine était née en lui, non du rêve d'une cité plus équitable, mais de l'envie.

Non, il ne pouvait plus se rendre le témoignage de n'avoir jamais péché contre la lumière.

Il avait péché contre la lumière chaque fois qu'il avait cédé à une passion non contrôlée.

Toutes les souillures des sens et du cœur lui apparurent souillures de l'esprit, car l'esprit se dérobaît à la vérité chaque fois que la volonté se dérobaît au devoir.

Il avait cru poursuivre un idéal très haut ; il le vit horriblement mesquin, emmuré dans le temps.

Ghislain se releva ; il venait de sentir un impérieux devoir, celui de remettre sa vie dans l'ordre en confessant la vérité, d'expier ses fautes en les avouant.

Le P. Hendrikx était à genoux dans sa chambre, priant pour ses enfants. Ghislain entra et s'agenouilla.

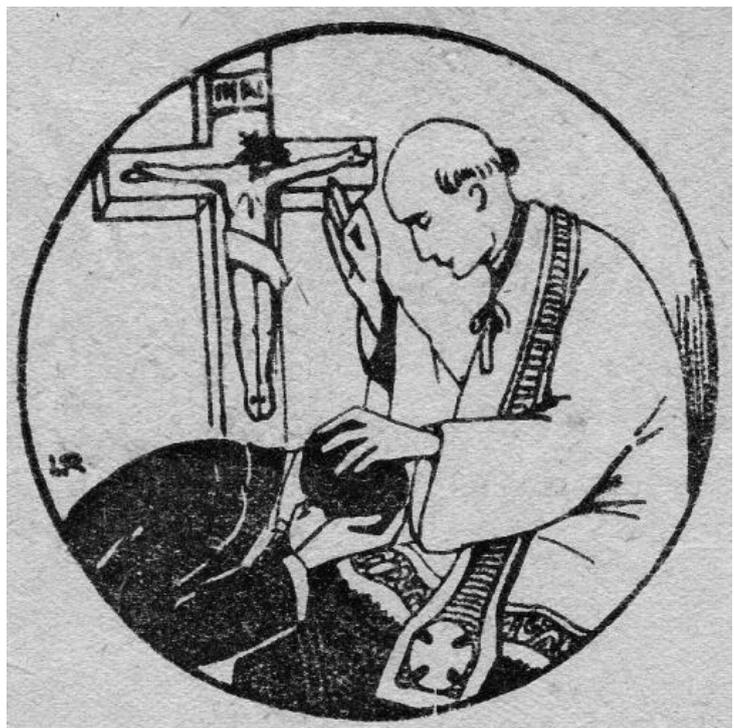
Quand il se releva, le Père ouvrit ses bras et Ghislain s'y jeta, se sentant une âme renouvelée, infiniment légère.

« Votre joie est grande, dit le religieux, moins grande que celle du Maître. Demain, la vôtre et la sienne seront plus grandes.

Vous sortez du tombeau, la communion sera le premier pas dans la vie, et tous les jours, si vous le voulez, ce sera un nouveau pas, pour une nouvelle communion.

Vous êtes de ceux qui auraient passionnément

suivi le Christ si vous aviez été sur son chemin, quand il passait



parmi les hommes. Il vous a manqué de le connaître intimement. Toutes vos erreurs sont venues de là.

Maintenant, vous commencez à le connaître ; les désillusions, la souffrance vous ont rapproché de lui, comme la famine rapprocha le prodigue de la maison du père.

Mais cette première conversion ne suffit pas. Il faut que désormais vous soyez à lui, non seulement parce qu'il n'y a que lui à donner le pain véritable, mais encore et surtout parce qu'il est le seul ami.

Allez lui demander, à la chapelle, de convertir votre cœur. »

Ghislain descendit à la chapelle.

Une paix lumineuse, une certitude, une sécurité nouvelle étaient en lui. Il *voyait* tout ce qu'il avait cherché. A genoux devant le tabernacle, il se rappela les paroles entendues pendant ces trois jours. Il savait désormais ce qu'il y avait à faire de la vie. Conduire son âme pour les luttes du temps aux récompenses de l'éternité, et pour ne pas se tromper de chemin, une seule chose à faire, très simple : *suivre le Christ*.

Et il le revit dans la pauvreté de son berceau, dans les labeurs de son atelier, dans les contradictions de son apostolat, dans l'agonie de sa croix, dans les joies de sa résurrection. Et tout désormais lui parut lumineux : mettre ses pas dans les traces des siens.

Oui, le suivre, puisqu'il était toujours là.

Prendre son mot d'ordre et vivre à deux. Tout cela n'était pas un fardeau, une loi rigoureuse imposée du dehors, c'était le cri de son âme que le Christ exauçait.

III – LA CROIX DE FEU

Karl attendait Ghislain à la porte de la chapelle ; il lui tendit la main, et tous deux montèrent jusqu'à la terrasse qui courait devant les cellules.

La nuit était venue.

Là-bas, au-dessous des nuages de fumée, flottant à mi-côte, les capitales de l'acier semblaient se joindre pour dessiner une immense croix de feu.

Au *centre* : Liège et les cordons de flammes de ses larges boulevards, reflétés par la Meuse.

Tout *au fond* de l'horizon, parmi les replis des collines, les verreries du Val Saint-Lambert, les fonderies, les aciéries de l'Espérance, de Seraing, de Jemeppe formaient comme la couronne lumineuse d'une invisible croix.

Entre Tilleur, Sclessin, Ougrée, des milliers de lumières multicolores dessinaient le tracé des multiples réseaux de voies ferrées.

A l'extrémité du bras *gauche*, un énorme clou lumineux s'enfonçait dans la nuit, parmi des nuages de vapeurs rouges ; c'étaient Angleur, les fonderies de plomb et de zinc de la Vieille-Montagne.

A *droite*, par-delà les hauteurs de Saint-Gilles et de Saint-Nicolas, le ciel s'illuminait par intervalle d'immenses lueurs, comme si le cratère d'un volcan se fût ouvert ; c'étaient les coulées d'acier de Ans et les wagons de scories qui brûlaient au sommet des « terris ».

Au pied de la croix, derrière les sommets de Xhovémont et de Sainte-Walburge, Herstal, la cité royale, d'où les maires du Palais s'en vinrent vers Lutèce, tressaillait d'une vie haletante et fondait, parmi les vapeurs blanches qui montaient dans le ciel, ses milliers de canons.

Karl et Ghislain considéraient ce flamboiement de lumières serpentant dans les lacets de la Meuse, de l'Ourthe, de la Vesdre, descendant en cascades au long des collines, traversant la nuit de silencieux éclairs, dominant les sommets lointains de tremblantes lueurs d'aurores boréales.

Puis, d'une même pensée, les deux ouvriers tournaient le feuillet de flamme, et un autre monde leur apparaissait où une

partie de leur vie, de celle de leurs pères, s'était écoulée, un second monde vivant, se mouvant dans les sous-sols du premier.

Ils voyaient ces millions de galeries, ces boulevards souterrains creusés dans les strates de charbon, sous les cités de l'acier, parcourus eux aussi, à toute heure, par des réseaux de lumière.

Ils les voyaient, pieuvres géantes, dont les fonderies étaient les têtes, glisser leurs tentacules jusqu'aux entrailles des collines, puis, suivant les veines du charbon, s'allonger sous les villes, les fleuves, pour y épuiser le sang de la terre : la houille et le fer.

Ils prêtaient l'oreille à l'immense palpitation de ces deux mondes superposés, au cri lointain des sirènes annonçant le passage des rapides Paris-Cologne, aux détonations sourdes des moteurs à gaz travaillant dans la nuit, au bruit des chaînes d'acier se déroulant le long des treuils.

Là, sous leurs pieds, sous les pelouses couvertes de rosée et fleuries de pâquerettes blanches, à quelques centaines de mètres de profondeur, des équipes d'hommes à moitié nus, couverts de poussière noire, travaillaient, debout, à genoux, couchés sur le côté, et toujours, toujours dans la lumière pauvre des lames métalliques, le même bruit du pic qui mord dans la muraille noire, et du charbon qui croule.

Et une semblable souffrance serrait leur cœur.

Tout ce monde mouvant et vibrant pour qui la nuit n'existait pas, qui paraissait vivre d'une vie intense et fébrile, ce monde leur parut mort, enseveli déjà et plié dans un double linceul.

Une vie factice communiquait un mouvement superficiel à ce cadavre.

Les corps vivaient, les âmes étaient mortes.

Le monde extérieur, celui des apparences, agissait encore, mais le monde vrai, l'intérieur ! Oh ! il était bien mort, et autour de sa pierre scellée les gardes veillaient.

Sur tous ces ossuaires, sur la multitude des âmes éteintes, l'immense croix saignait.

Un rossignol chanta dans les glycines, au fond du jardin. Karl se pencha pour écouter ; à la lueur des étoiles, une silhouette blanche se détachait sur le vert des pelouses ; c'était le Sacré-Cœur qui ouvrait ses bras, les appelant tous à la résurrection. Karl prit le bras de Ghislain, ils marchèrent sur la terrasse.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire, quand nous serons descendus là-bas ?

- Continuer, dit Ghislain ; je leur parlais de leur corps, je parlerai de leurs âmes ; je leur parlais du paradis terrestre, je parlerai de l'autre, du vrai.

- Ecouteront-ils, Ghislain ?

- Oui, ceux qui sont prêts, pour avoir souffert, ceux qui sont jeunes et n'ont pas été gâtés.

- Il faudra nous unir, nous grouper ; seuls nous serions trop faibles.

- Nous le ferons ; nous y mettrons le temps et aussi le travail ; autrefois je ne craignais pas le travail, quand c'était pour le mal.

- C'est vrai, Ghislain, mais rappelle-toi la parole du Christ que le Père nous a si souvent répétée : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » On n'est pas converti tout d'un coup, en une heure, par un renversement automatique de tout son être ; les jours sont longs, les années sont longues...

- Que veux-tu dire, Karl ?

- Oh ! rien, sinon que pour durer il faudra renouveler souvent nos provisions de forces, remonter souvent le moteur, entretenir la flamme. Ecoute, sans la *communion*, je n'aurais pas duré, moi non plus ; j'aurais suivi les autres, je les aurais peut-être dépassés. Plusieurs voudraient bien suivre un meilleur chemin, mais ils n'ont pas la force. Il faudrait leur prêcher par notre exemple la vérité entière ; aujourd'hui on n'aime pas les compromis, les transactions ; c'est pour cela que les anarchistes gagnent du terrain. Eux vont jusqu'au bout, ils sont logiques ; la religion ne gagnera que là où on la pratiquera *jusqu'au bout*.

- Mais nous irons jusqu'au bout, Karl, pourquoi nous arrêter ? Je ne comprends pas le but de tes paroles.

- Tu vas le comprendre, Ghislain, je te demande de me pardonner la question que je vais te poser. J'ai peut-être été, pour une faible part, la cause de la joie qui est en toi maintenant, je viens te demander de me donner à moi une joie qui serait bien grande, que tu partagerais un jour, après les sacrifices du début.

« Ghislain, veux-tu me promettre de communier *tous les jours* avec moi ? Je sais tout ce que je te demande. Je sais les difficultés, les impossibilités apparentes ; j'ai tout examiné et, néanmoins, je crois te parler en ami en te demandant cette promesse. Ne me réponds pas aujourd'hui, tu répondras demain après la communion. Ah ! Ghislain, deux hommes sont bien forts quand ils ont toujours le Christ avec eux. Il suffit d'un petit nombre pour entraîner les masses vers le bien, comme vers le mal. Ils sont si pauvres, nos camarades de là-bas, ils ont tant besoin qu'on leur rende leur âme. Si nous le pouvions à nous deux par un don total ? »

Ghislain prit la main de son ami, la Vierge était au-dessus d'eux, dominant la terrasse et inclinant la tête comme pour écouter. Au fond des cieux, des milliers d'étoiles palpitaient, voilées par intervalle par les fumées qui montaient de la terre.

« Ne crains rien, Karl, oui, je t'aiderai, je te suivrai jusqu'au bout ; à mon âge, on ne se convertit pas à moitié.

- Merci, Dieu nous entend, il sera avec nous. »

Ils gardèrent le silence.

Une grande joie était dans l'âme de Karl. L'heure d'une première récompense sonnait.

Il tressaillait d'une jeune espérance, car un monde nouveau, un monde lointain peut-être, mais possible, maintenant qu'il n'était plus seul, lui apparaissait.

Parmi ces milliers d'hommes qui vivaient au-dessous d'eux, dans de nouvelles catacombes, écrasés par une vie sans espoir, un Homme descendait, qu'ils attendaient tous, qu'ils appelaient, sans savoir son nom, de toute la famine de leur âme. Le Christ, le Christ de l'hostie, comme à l'aube du christianisme, allait redescendre dans les catacombes pour s'y préparer des soldats.

Sur son passage, hommes, femmes et enfants, tous ceux qui étaient courbés vers la terre, relevaient la tête, et leurs yeux cherchaient le ciel, tandis qu'ils écoutaient sa parole. Il disait : « Bienheureux les pauvres, les détachés, les souffrants, le royaume des cieux est pour eux. Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés ; ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés. »

Et plusieurs de ceux qui étaient morts revenaient à la vie, parce que la Vie était venue vers eux. Le Christ-Hostie était descendu, tous les jours, dans la mine, non plus comme jadis sur la pierre froide des tombeaux, mais dans la poitrine vivante de ses « porte-Christ ».

Et ces « porteurs de Christ », Dieu les avait choisis, préparés dans la ville prédestinée, sur ces hauteurs sacrées où commença la marche triomphale de l'Hostie.

En face de Xhovémont, les sommets du mont Cornillon gardaient la chapelle et la tombe de la bienheureuse Julienne ; c'était le Palladium de Liège et de la Belgique, le premier foyer de la résurrection eucharistique qui emporte le monde vers son centre.

Au-dessus de la forêt des cheminées d'usines, des montagnes de scories, de charbon et de fer ; au-dessus du monde visible, un autre monde palpitait caché sous le voile des choses, un monde invisible, plus grand, car ses pôles touchaient à l'infini, le monde des âmes, des immortelles, qui montait jusqu'aux pâles étoiles et d'un bond franchissait leurs frontières pour toucher Dieu. Et ce monde invisible attendait un signal, comme aux siècles passés, pour reprendre sa marche vers le Dieu rédempteur. Et le Seigneur avait gardé au cœur des nations oubliées un petit peuple où la foi veillait en quelques âmes, pour commencer l'étape définitive.

*

* *

Le soleil se levait radieux en ce matin de la Pentecôte.

Parmi les futaies humides, encore noyées d'ombre, merles, sansonnets et bouvreuils chantaient la fraîcheur de l'aube.

Dans la chapelle, où les retraits avaient mis une profusion de fleurs et de verdure, la messe commençait. Ils chantèrent le cantique : « Loué soit à tout instant », puis, pour saluer une dernière fois la reine de Xhovémont : « Au ciel, j'irai la voir un jour... »

Le moment de la communion était venu : les ouvriers avançaient par rangs de quatre, s'agenouillaient, puis, les mains jointes, les yeux baissés, revenaient à leur place. Sur leurs figures énergiques, hâlées par la flamme des cubilots, il y avait un rayon de paix.

Karl et Ghislain avancèrent les derniers et s'agenouillèrent côte à côte.

Ils sortaient de la chapelle, ayant chanté, pour finir, le « cantique des Adieux ».

Et il y avait un sanglot dans leurs voix, des larmes dans leurs yeux.

Sur la porte, Ghislain rejoignit Karl : « J'ai bien réfléchi. J'ai vu le P. Hendriks, *je promets*, je serai tous les jours à la sainte table, avec toi. »

I - A L'ŒUVRE

Un mois plus tard.

L'abbé Delange était assis au fond de son jardin ; à côté de lui, un arrosoir, une bêche, un sécateur, attendaient. L'abbé Delange aimait toutes les fleurs, mais ses préférences allaient aux rosiers. Le massif de *Reines des Neiges* qu'il avait greffé lui-même, n'avait pas son pareil dans toutes les villes du « Rivage ». Les jours d'adoration perpétuelle, les confrères qui savaient le faible de monsieur le doyen, allaient tout droit au massif des « Reines », et tout en fumant leur pipe, ils appréciaient, admiraient, non sans conviction. Au fait, elles étaient magnifiques les « Reines » de monsieur le doyen : une opulence de pétales blancs, larges et fermes, ainsi que des pétales de lis, une splendeur lumineuse de tissus transparents. Quand elles s'éveillaient fraîches, au matin des jours clairs, parées de satin et de neige, le jardinet de monsieur le curé faisait vraiment songer à quelque vallée des Alpes où des fleurs des glaciers seraient descendues pour se baigner en la lumière des froides cascades.

L'abbé Delange avait laissé là son arrosoir pour écouter *Ghislain*.

« Asseyez-vous, mon enfant. Comment trouvez-vous mes "Reines" » ? Il en relevait deux dont la pluie avait démoli les supports.

« Fort belles, Monsieur le Curé.

- Je les aime beaucoup, elles me rappellent l'âme de mes enfants ; je les voudrais ainsi, toujours blanches et regardant le ciel. Malheureusement la pluie vient quelquefois, qui fait tomber les étais. Tous les matins, j'en trouve quelques-unes qui traînent à terre, il faut les relever, les laver, les étayer à nouveau. Enfin, on n'est pas jardinier pour rien.

« Et vous Ghislain ? Depuis un mois, y a-t-il eu quelques orages ?

- Tous les jours.

- Bien, c'était prévu ; pourquoi oubliez-vous qu'il y a un jardinier ici ?

- Je ne voudrais pas l'encombrer.

- L'encombrer, Ghislain, mais c'est sa vocation, sa joie, celle pour laquelle il a laissé toutes les autres.

Voyons, mon enfant, approchez-vous, et dites-moi tout.

- Oh ! c'est chose difficile ! Je ne sais pas...

- Je vais vous dire, moi, vous avez entendu souvent parler, dans vos conférences, de *génération spontanée*, de ce miracle soudain qui aurait fait d'un être inanimé un être vivant ; vous espériez qu'il en serait ainsi de vous, que la conversion ferait de vous un autre homme et cela tout de suite, sans étape, sans transition, que tout le passé serait anéanti, lié dans un sac, disparu, perdu à jamais et vous trouvez maintenant que c'est long...

- Oui, trop long. Voilà un mois que je communie tous les jours par un effort continu de volonté ; je ne pourrai jamais continuer, jamais, non jamais.

- Qu'en savez-vous ? Vous avez bien continué jusqu'à présent.

- Oui, mais cela ne m'a guère changé.

- Toujours la *génération spontanée*.

- Oui, j'ai coupé l'arbre, mais toutes les racines demeurent.

- Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'après avoir travaillé à couper l'arbre, il faut travailler à arracher les racines ; c'est plus long, mais laissez donc faire le bon jardinier, Notre-Seigneur, il les enlèvera avec le temps.

- C'est trop dur et cela dure trop.

- Ah ! c'est trop dur ! et vous qui m'aviez dit un jour : « Je crains de tomber dans la routine, dans l'accoutumance, et d'aller communier comme on va déjeuner ! »



- Mais n'est-ce pas une autre sorte de routine ce que je fais ? Est-ce humain, est-ce chrétien ? Je continue à communier, parce que je suis engagé, parce que Karl continue et que j'éprouverais quelque honte à l'abandonner.

- Mais, mon enfant, il n'est pas nécessaire que vous voyiez tous les matins les raisons que vous avez de continuer. Vous les avez vues un jour, où il y avait plus de lumière en vous ; ce n'est pas au moment où vous êtes dans la nuit qu'il faut changer de direction. Il faut vivre de la lumière passée. Quand votre lampe de mineur vient à s'éteindre, vous continuez à vous guider, dans les galeries, par l'expérience acquise ; vous n'allez pas donner de la tête contre les parois, sous prétexte que vous n'y voyez plus, et que la science acquise n'est qu'illusion.

Vous dites : je persévère parce que je suis engagé ; mais c'est précisément pour cela que nous prenons des engagements : pour nous défendre contre la tentation de revenir en arrière. Nous aussi, mon enfant, nous les prêtres, nous persévérons quelquefois parce que nous sommes engagés. L'Eglise, qui sait la fragilité de nos volontés, nous impose même plus que des engagements ; d'honneur, elle nous impose des vœux, et des vœux éternels : qui sait si beaucoup ne reviendraient pas en arrière, sans ces liens ?

- Oui, mais si j'étais seul, mon engagement lui-même n'aurait pas suffi ; je ne marche que soutenu par Karl, comme un enfant qui ne peut marcher seul.

- Mais oui, Ghislain, vous dites très bien ; il y a une enfance pour l'âme comme pour le corps, avec une différence pourtant, c'est que la première est plus longue que la seconde. Il est dans l'ordre que nous recourions aux autres pour nous aider à grandir. Les Religieux, pour aller jusqu'au bout de l'Évangile, n'agissent pas autrement : ils s'unissent par des vœux, et la communauté des efforts obtient ce que l'effort individuel le meilleur ne saurait réaliser.

- Pourtant, si le Christ est réellement dans l'Hostie, la communion devrait mettre du nouveau en moi, affermir ma foi, calmer mes passions.

« Or, la tempête ne cesse pas, les doutes m'obsèdent, mes lectures passées me reviennent en mémoire, j'ai peur que tout cela : Dieu, le Christ, l'Évangile, la morale, ne soit un songe creux ; alors, que vaudrait ma nouvelle vie ?

- Elle vaudrait toujours mieux que l'ancienne, Ghislain. Et puis, croyez-moi, malgré les impressions, il y a du nouveau en vous, oui, beaucoup de nouveau ; vous ne le sentez pas, l'enfant non plus ne se sent pas grandir ; j'arrose tous les matins mes rosiers, je ne les vois pas grandir ; pourtant, je sais qu'ils grandissent, je sais qu'ils mourraient, si je cessais de les arroser.

« Les doutes ! Mon fils, on ne se fait pas, en un jour, un esprit nouveau ; j'ai greffé des buissons au printemps dernier, pour avoir des roses ; croyez-vous que j'ai eu des roses le lendemain ? Il faut attendre que la sève nouvelle ait absorbé, transformé l'ancienne.

« Cette attente vous pèse, mais il faut bien *expier* un peu le passé, en souffrant patiemment ce qu'il laisse en nous.

- Faut-il donc se contenter d'attendre et de se croiser les bras ?

- Non, mon enfant, ne cherchez pas les difficultés ; nous n'avons pas le droit de chercher la tentation. Mais quand elles viendront, précisez-les, notez-les simplement, sans les faire ni plus nombreuses ni plus graves qu'elles ne sont, puis venez me trouver. Lisez sans empressement, sans fièvre, les quelques livres que je vous ai donnés ; quand vous ne comprendrez pas, questionnez, demandez à Karl de vous aider, puis laissez *travailler l'Eucharistie*.

- Oui, mais il faudrait au moins ne pas la profaner...

« Or, ces tentations, ces obsessions continuelles, tout ce passé de chair qui continue à me harceler, que je renie en m'y complaisant !

- Tout cela, Ghislain, s'explique comme les tentations de l'esprit, il faut mériter, expier, donc lutter. Les saints eux-mêmes n'ont pas eu d'autre chemin.

« Et puis, encore une fois, on ne se fait pas, même par la communion, un cœur nouveau, des sens renouvelés, en quelques jours.

« Rappelez-vous donc que l'Eucharistie doit agir à la façon d'une *nourriture*, par une action continue, insensible. Tout est là : "Ma chair est vraiment une nourriture". Sachez donc attendre que cette nourriture ait produit son effet normal.

« Vous me demandez si elle est encore faite pour vous, la communion *quotidienne* ; mais pour qui serait-elle donc, si elle n'était pas pour ceux qui ont besoin de se guérir ?

- Elle devrait au moins être commencée, cette guérison, et elle ne l'est pas.

- Elle l'est, mon enfant, elle l'est, et la preuve, c'est que vous luttez ; luttiez-vous autrefois ? La preuve, c'est que vous ne tombez pas, ou que vous tombez moins ; croyez-vous donc que ce ne soit rien, un péché mortel de moins dans une vie ? Un péché mortel de moins, mais c'est toute la passion du Christ, tout le sang du Christ économisé. Croyez-vous que ce ne soit rien de garder l'état de grâce ? Mais c'est le tout de la vie, mon fils, et de la destinée, c'est la sainteté dans ce qu'elle a d'essentiel ; mourir en état de grâce, c'est le ciel tout simplement...

« Allons, bon courage, Ghislain, et puis oubliez-vous un peu, songez aux autres, à ces milliers d'ouvriers qui vous entourent, pauvres païens, plus malheureux que ceux d'autrefois, parce qu'ils sont tombés de plus haut.

Vous luttez, vous travaillez pour eux. Votre exemple peut les sauver, avec le temps. »

DU CAHIER NOIR.

Août.

Toujours la révolte de l'esprit et des sens, je n'aurais pas cru qu'il fût si dur de recommencer sa vie.

Hier, l'ingénieur de service m'a fait un reproche immérité, les ouvriers triomphaient de voir humilier « le calottin ».

J'ai senti toutes mes haines, mes colères passées renaître, et l'envie de nouveau me mordre le cœur.

J'ai songé à fuir très loin, pour redevenir, dans un autre milieu, le meneur, l'orateur libertaire que la foule applaudit, je suis si seul maintenant.

Tant d'autres, avec un peu plus de prudence, sont arrivés par le socialisme jusqu'à la fortune et au pouvoir, pourquoi pas moi ?

La communion du matin m'a pacifié.

Oui, il y a quelque chose de changé ; autrefois je lui aurais sauté à la gorge, autrefois je n'aurais pu oublier. Et puis, cette vie d'arriviste qui me paraissait désirable, maintenant je la méprise.

Je commence même à goûter la souffrance.

Il y a du bon dans l'isolement, dans l'humiliation, dans le sacrifice, cela détache de la bagatelle et rapproche de Dieu. Puis, Karl m'a dit une parole qui m'a fait du bien : la communion, c'est la rédemption par la souffrance qui continue ; la communion nous assimile au Crucifié : quoi d'étonnant si elle nous apporte la croix ? Mais cette croix est utile, le blé doit mourir avant de se multiplier. Déjà la moisson lève. Il y a un peu moins de blasphèmes autour de nous. Notre « ligue eucharistique » se développe. Dimanche, tous ceux de Xhovémont étaient là, avec nous, à la Sainte Table, et plusieurs nouvelles recrues sont venues se faire inscrire. Nous avons tenu, au cercle, notre réunion mensuelle, et deux résolutions ont été prises : 1° fondation d'une caisse « des retraites fermées » qui permettra d'envoyer chaque année une nouvelle escouade d'ouvriers à Xhovémont ; 2° organisation d'un bureau de placement et d'un syndicat d'ouvriers chrétiens. Il ne faut pas qu'on puisse dire que la conversion a fait de nous des égoïstes, des paresseux, que nous travaillons moins que les autres pour nos camarades. En terminant, trois jeunes ligueurs de Jemeppe nous ont raconté ce qu'ils avaient fait pour combattre la mauvaise presse de là-bas. N'ayant pas les fonds suffisants pour créer un journal catholique local, ils ont eux-mêmes fait tout le travail pendant six mois : composition des articles, impression, tirage, distribution. Leur feuille hebdomadaire n'est pas un chef-d'œuvre et pourtant les ouvriers la lisent. On leur

parle du ciel, des retraites fermées, de la communion, et ce sont des ouvriers, rien que des ouvriers qui parlent de cela.

Janvier.

Grand meeting à la bourse du travail, présidé par mon successeur, le secrétaire du syndicat rouge, le citoyen Cruys. Il a parlé des prochaines élections où il se portait candidat, de la revanche du 1^{er} mai, du paradis terrestre à conquérir par l'abolition du capital et la ruine des croyances.

J'ai hésité à me présenter pour la contradiction, mais la pensée de laisser empoisonner l'esprit de ces centaines d'ouvriers sans qu'une parole fût dite pour les détromper m'a été intolérable ; puis, je devais réparer mes scandales passés. J'ai pris la parole (...).

« Voyons, citoyen, un peu de franchise ! vous déclarez la guerre au capital, et c'est peut-être pour cela que vous demandez à ces ouvriers de vous aider à vous constituer un capital avec vos appointements de représentant !...

« Vous déclarez la guerre à la croyance et voilà pourquoi, sans doute, vous nous demandez un acte de foi aux dogmes de votre religion collectiviste, aux affirmations de vos théoriciens !...

« Vous nous conviez à la revanche de mai, y serez-vous ? Y verrons-nous tous vos docteurs : députés, sénateurs, journalistes, écrivains, conférenciers ?

« S'ils croient à leur religion, ils doivent être prêts à se faire tuer pour elle.

« Seront-ils là, quand il y aura des balles à recevoir, eux qui sont toujours présents quand il n'y a que des bulletins de vote à recueillir ?

« Seront-ils là pour partager leurs rentes avec nous, quand la grève aura vidé nos bas de laine et nos huches ? Et quand nos enfants demanderont du pain, des vêtements, les vôtres viendront-ils partager ? »

Il était peut-être trop difficile de répondre directement, il s'est contenté d'une insulte : « Vendu ! »

Je l'ai relevée.

« Vous parlez de *vendus*. Nous avons un syndicat, nous aussi, dont la caisse s'alimente de nos seules cotisations ouvrières. Vous autres, vous venez de remercier, dans tous vos journaux socialistes et libertaires, un capitaliste, un patron milliardaire, qui a doté d'une rente de 50 000 francs une de vos bourses de travail, qu'appellez-vous donc se vendre ? Recevoir l'argent des pauvres ou celui des riches ? celui des ouvriers ou celui des patrons ? »

Ils ont répondu par des clameurs : « Esclave ! Traître ! Vendu ! »

Il faudra autre chose pour les éclairer que ces conférences. J'ai été comme eux. J'ai eu horreur de la vérité. Pour que l'esprit s'ouvre à la lumière, il faut que les passions du cœur commencent par faire silence.

La souffrance, la méditation, la communion ont fait en moi ce silence.

Formons des chrétiens, le paganisme ne reculera que par là.

1^{er} mai.

Les affiches rouges, les appels à la grève couvrent la ville. Le sang va peut-être couler encore, leur crédulité est sans limite.

Hier soir, ils ont crié : « A bas les patrons ! A bas les cléricaux ! » Ils ont brisé les verrières de l'église, insulté les calvaires, une haine diabolique les possédait. Pourtant, les vrais coupables ne sont pas ceux qui font le mauvais coup, mais ceux qui le préparent et en bénéficient, ceux qui ont poussé l'amour d'eux-mêmes jusqu'au mépris des hommes et de Dieu.

Je leur ai ressemblé, et je sens encore en moi, à certaines heures, le réveil de la bête, la pensée de reculer, de rouvrir la cage pour laisser bondir en liberté tous ces fauves qui hurlent ! C'est dans ces heures de pensées folles que je touche du doigt l'urgente

nécessité de créer, en nous tous, un sang nouveau. Nous ressemblons tant aux premiers chrétiens !

Ils sortaient du paganisme, ils en gardaient le sang ; l'amphithéâtre, les saturnales devaient continuer à les attirer, et, pourtant, ils persévéraient dans la charité, dans la pureté par la fraction quotidienne du pain. Les autres, ceux qui n'avaient pas purifié leur sang, criaient, comme ceux d'aujourd'hui : « Du sang ! Du pain ! Des jeux pour rien ! » et toutes leurs ambitions tenaient en ces trois mots. Pourquoi chercher un autre remède que celui qui purifia leur sang ? Nous avons toujours des prêtres et des *hosties*. Que nous manque-t-il pour redevenir semblables à ceux qui fondèrent notre foi dans leur sang ?

Juin.

Douze nouveaux retraitants sont partis pour Xhovémont. Je me suis joint à eux avec Karl, j'avais tant besoin de remettre mon âme en radoub⁹.

C'est avec une joie d'enfant que j'ai revu la maison, la chapelle, la terrasse où Dieu m'avait parlé. Je n'ai pas retrouvé les émotions de la première retraite, mais il y a eu plus de lumière...

Au retour, comme je me tenais avec Karl sur le pont de *L'Hirondelle*, un cortège attira nos regards à la hauteur d'Ougrée.

Le long de la Meuse, sur le laitier noir du sentier de halage, une centaine d'ouvriers suivaient un cercueil enveloppé d'un drap rouge.

C'était le cadavre d'un ouvrier blessé à la dernière grève, et mort à l'hôpital.

Ils allaient l'enfouir.

Pas de croix, pas de prêtre, mais en tête du groupe, une escouade d'enfants portait des drapeaux noirs et chantait *l'Internationale*.

J'aurais fini comme cela si Dieu n'avait eu pitié de moi.

⁹ Vérification, révision.

Nous avons prié pour ces pauvres gens, les larmes aux yeux. Jésus pleura sur la cité dont il voyait venir la ruine.

La cité des âmes, elle aussi, est pleine de ruines, ils n'y ont pas laissé pierre sur pierre. Mais le Christ est avec nous pour la rebâtir.

A notre arrivée à Seraing, nous avons résolu de sortir de l'église ; il faut que le Christ règne. Les ligueurs ont décidé de se réunir, tous les premiers dimanches du mois, dans une église *différente* pour y communier ; le bon exemple sera ainsi multiplié.

Nous serons les *voltigeurs* de l'Eucharistie.

II – LA BONNE MOISSON

Cinq ans plus tard.

L'affiche blanche couvrait les murs de Seraing ; elle était partout : sur les piles du pont, aux portes des églises, sur les murs des fonderies et des aciéries, sur le socle de pierre de la statue de John Cockerill :

Ligue eucharistique des Anciens retraitants de Notre-Dame de
Xhovémont

Sections de Seraing et du Rivage

Camarades, ouvriers chrétiens,

Vous êtes invités à prendre part à la récollection générale des ligues eucharistiques d'hommes, qui aura lieu demain, « premier dimanche de mai », à Seraing.

A sept heures, défilé des ligues.

A huit heures, messe de communion à l'église de Seraing.

A quatre heures, réunion générale, à la salle des œuvres.

Des rapports seront lus par des ouvriers qui établiront le bilan eucharistique de l'année.

Loué soit Jésus-Christ.

Ghislain avait pris soin que les ballots d'affiches fussent envoyés aux cités ouvrières des bords de la Meuse ; il avait été aidé dans son travail par les jeunes gardes du Saint-Sacrement.

Six heures.

Une matinée claire et fraîche ; la journée serait belle ; les mouettes de la Meuse s'élevaient très haut dans le ciel, et les fumées des usines montaient droites dans l'air léger.

Du côté de Jemeppe, plusieurs appels de clairons retentirent, puis une fanfare éclata. Sur le pont de fer, des drapeaux, des bannières parurent. Groupés par rangs de quatre, les ligueurs de Jemeppe et de l'Espérance arrivaient, marquant le pas à la cadence des tambours, portant à la boutonnière l'insigne des ligueurs.

Ceux du Val Saint-Lambert et de Seraing les attendaient à la place Cockerill. Les sections de Tilleur, de Sclessin et de Marihaye arrivaient par la vallée de la Meuse.

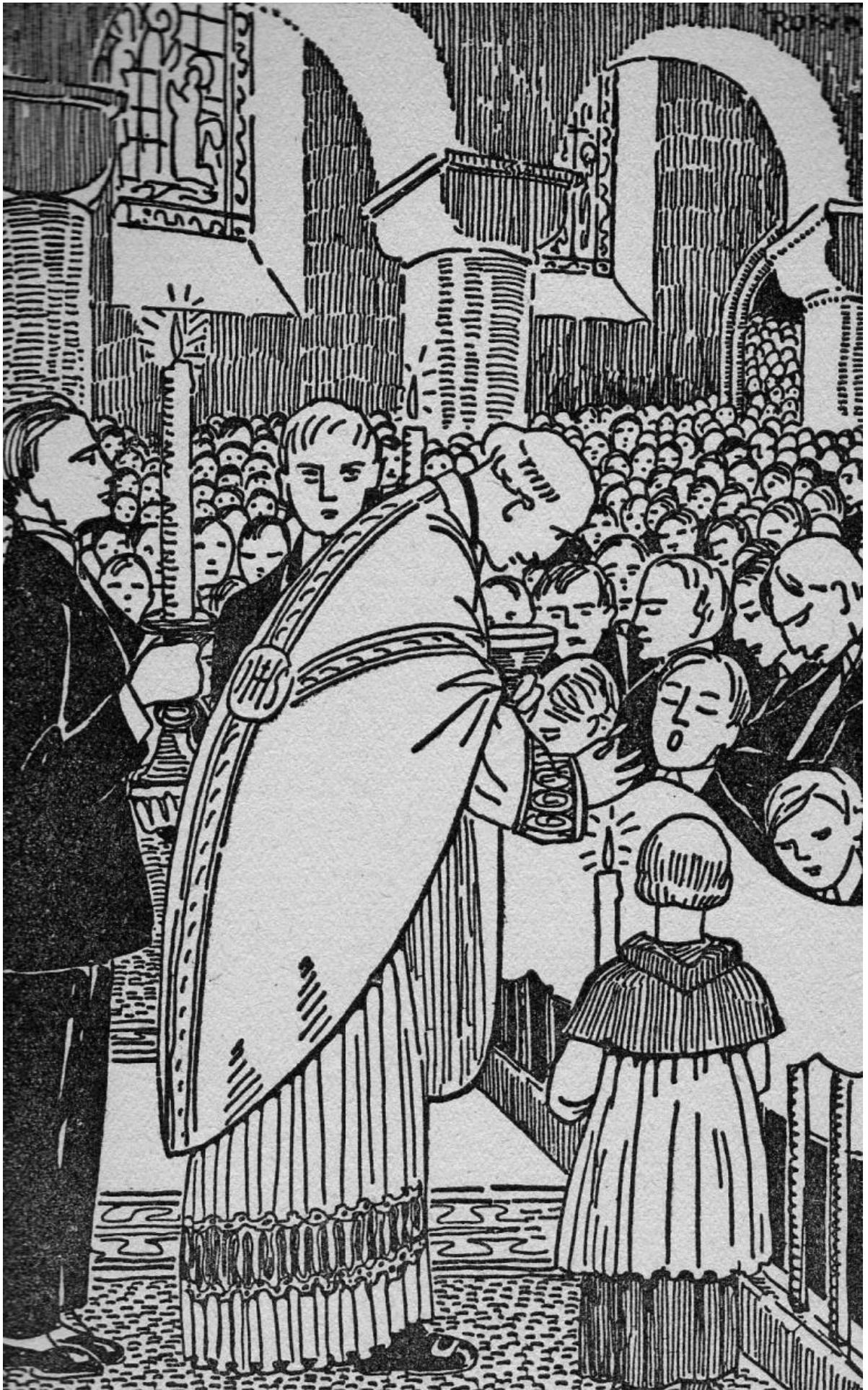
Sept heures.

Toutes les fanfares, massées en tête du cortège, attaquèrent la marche du *Saint-Sang*. Le défilé commença. Ghislain portait le drapeau de la ligue de Seraing ; autour de lui, dix autres drapeaux flottaient, avec l'ostensoir d'or sur les couleurs nationales.

Au seuil des usines, des ouvriers regardaient ces centaines d'hommes défilant en silence, recueillis et fiers ; ils étaient bien des leurs ceux-là, tous travailleurs comme eux ; ils venaient de la mine, des fonderies, des verreries. On les avait vus, pour la plupart, en d'autres jours qui n'étaient pas très loin, défiler sur cette même place Cockerill, sous un autre drapeau, celui de l'anarchie. Maintenant ils chantaient le *Credo* à pleine voix, ils acclamaient le Christ, le pape, sur ces mêmes quais où ils avaient entonné le chant de la brute déchaînée : l'*Internationale*.

Et voilà que sur ces visages où ils avaient vu de sinistres lueurs, le double stigmatisme de la haine et des basses voluptés, il n'y avait plus qu'une abondance de paix, de joie sereine. C'était la même génération, et pourtant, c'était déjà une race nouvelle.

Il n'y eut pas de cris hostiles, mais beaucoup se découvraient au passage des bannières où l'or des ostensoirs brillait.



L'église était pleine d'ouvriers... Rien que des hommes.

Dans le chœur, dans la nef : les ligueurs. Dans les bas côtés : les jeunes gardes catholiques et les gardes d'honneur du Saint-Sacrement entourant leurs bannières.

La porte de la sacristie s'ouvrit ; un vieillard, l'abbé Delange, s'avançait vers l'autel. Devant lui deux jeunes gens marchaient, portant dans leurs mains les ciboires pleins d'hosties que le prêtre allait consacrer. C'étaient Karl et Ghislain. Ils avaient été les premiers à la peine, il était juste qu'ils fussent les premiers à l'honneur¹⁰ ...

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Les ouvriers s'avançaient vers la Sainte Table lentement, par rangs serrés (...).

Karl et Ghislain reçurent les premiers la communion, puis, un flambeau à la main, accompagnèrent le prêtre. Ils les connaissaient tous ceux qui étaient à genoux, attendant le Corps du Christ. Ils étaient allés les prendre, un à un, dans la mine, à l'usine. Ils avaient fait le siège de leurs âmes longuement, patiemment. Plusieurs ne s'étaient rendus qu'après des années, mais la charité avait fini par triompher.

Le Christ, pendant cinq ans, était descendu chaque matin dans la houillère. Il avait pénétré, tous les jours, dans les halls des fonderies ; il était venu voilé dans l'ostensoir vivant de ses « porte-Christ », et le rayonnement de sa seule présence avait illuminé ces âmes.

[Les semailles]¹¹ avaient été parfois ardues, pleines de larmes, mais ils entraient maintenant dans la moisson, pleins d'une joie triomphale.

¹⁰ Allusion à un propos de sainte Jeanne d'Arc (1412-1431) lors de son procès (9^e interrogatoire du 15 mars 1431) :

[Question à l'accusée] « Pourquoi votre étendard fut-il porté en l'église de Reims au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines ?

- Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

¹¹ Le Père Bessières écrit : « La semence avait été... ». Nous avons modifié les accords, en rapport avec le changement de substantif.

Ils regardaient leurs fils, les fils de leurs âmes ; plusieurs venaient de loin, bien loin. Mais tous maintenant, ceux de la première heure et ceux de la dernière, ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une âme... Les jeunes gens avaient entonné : *Ecce quam bonum et quam jucundum...* (Voici qu'il est bon et doux que des frères ne soient plus qu'un, sous le même toit).

L'union des âmes et des cœurs que les hommes n'avaient pu faire, « l'unité du pain » l'avait créée. Elle les avait rassemblés, ainsi qu'aux premiers jours du christianisme, selon la formule de prière de la *Didaché*, « des quatre vents du ciel »¹², comme on rassemble les grains de blé dans l'unité de l'hostie.

Et le prêtre continuait à leur donner [le Prince de la Paix]¹³; ses doigts tremblaient un peu, au souvenir des jours passés, et deux larmes, lentement, coulaient sur ses joues creusées par les longues angoisses.

Albert Bessières, S. J.
Liège, 1906-1907 ; Tongres, 1912-1913.

¹² « Souviens-Toi, Seigneur, de Ton Eglise, pour la délivrer de tout mal et la parfaire dans Ton amour. Rassemble-la des quatre vents, cette Eglise sanctifiée, dans Ton royaume que Tu lui as préparé, car à Toi appartiennent la puissance et la gloire pour les siècles. Amen » (*Didachè*, 10, 5).

¹³ « Le Pacificateur », dans le texte du Père Bessières. L'expression biblique « Prince de la Paix » est plus adaptée.

Le pain cher

« Qu'on y prenne garde, *la taxe du pain*, c'est le thermomètre qui indique le degré de patience des pauvres.

Sur l'affiche blanche du boulanger, comme sur la pile d'un pont où sont marquées les crues d'un fleuve et les dates des inondations célèbres, on peut noter le moment précis où la colère des misérables va déborder...

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie... »

François Coppée, *La bonne souffrance, Le pain cher*,
25 août 1897, pages 50, 59

Il n'y a que cela

« Pour garder, pour conquérir nos masses ouvrières, il n'y a que cela... que la Communion et les groupements Eucharistiques. Le reste est donné par surcroît. Mais sans cela, on n'aboutit à rien... J'ai essayé de tous les moyens... celui-là seul a réussi... »

M. l'abbé Lissance, curé-doyen de Lens, Hainaut,
31 août 1913

« ... Vous me demandez, messieurs, le moyen d'arrêter l'anarchie qui monte : Communiez et faites communier... »

M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires,
1848

L'incendie

« Mon Père, j'étais *anarchiste*. J'ai été de toutes les grèves. Mon rêve était d'abattre un prêtre ou un patron. On ne savait pas mieux.

Je me suis jeté sur tous les plaisirs qui étaient à ma portée... comme les animaux sur la pâture.

Puis, j'ai trouvé que ça ne pouvait pas durer, que j'y perdais mon argent et ma santé, et que je n'étais pas heureux.

J'en pleurais souvent, mais je ne savais quoi faire.

Un camarade me conduisait à un sermon pour chahuter.

Le curé disait : "Vous n'avez pas de bonheur... confessez-vous... communiez... essayez..."

Je me dis : pourquoi ne pas essayer ?

Je me confessai, je communiai en me cachant et je sentis, tout de suite, que ça me faisait du bien. J'étais moins *enragé*, c'est comme si on avait *jeté de l'eau sur un incendie*...

Je recommençai, toujours en me cachant, puis, un jour, un camarade me conduisit faire une retraite, maintenant je ne me cache plus. Je communie si souvent que je peux¹⁴, et je sens que ça me guérit, et je fais ce que je peux pour enseigner le remède aux autres. »

Notre-Dame de Xhovémont,
1906-1907

La construction de la cité

« Si [le Seigneur]¹⁵ ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain... Si [le Seigneur] ne garde pas la Cité, celui qui la garde veille en vain »

Ps 126, 1

¹⁴ *Sic*, pour « aussi souvent que je peux ».

¹⁵ « Jéhovah » remplacé par « le Seigneur ».

Pour le salut du monde

« Le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... »

Jn 6, 33

« Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde... »

Jn 6, 51

« La communion, voilà le chemin le plus court pour procurer le salut de la Société... »

Pie X, Bref au Congrès Eucharistique de Metz,
14 juillet 1907

Aveux d'adversaires

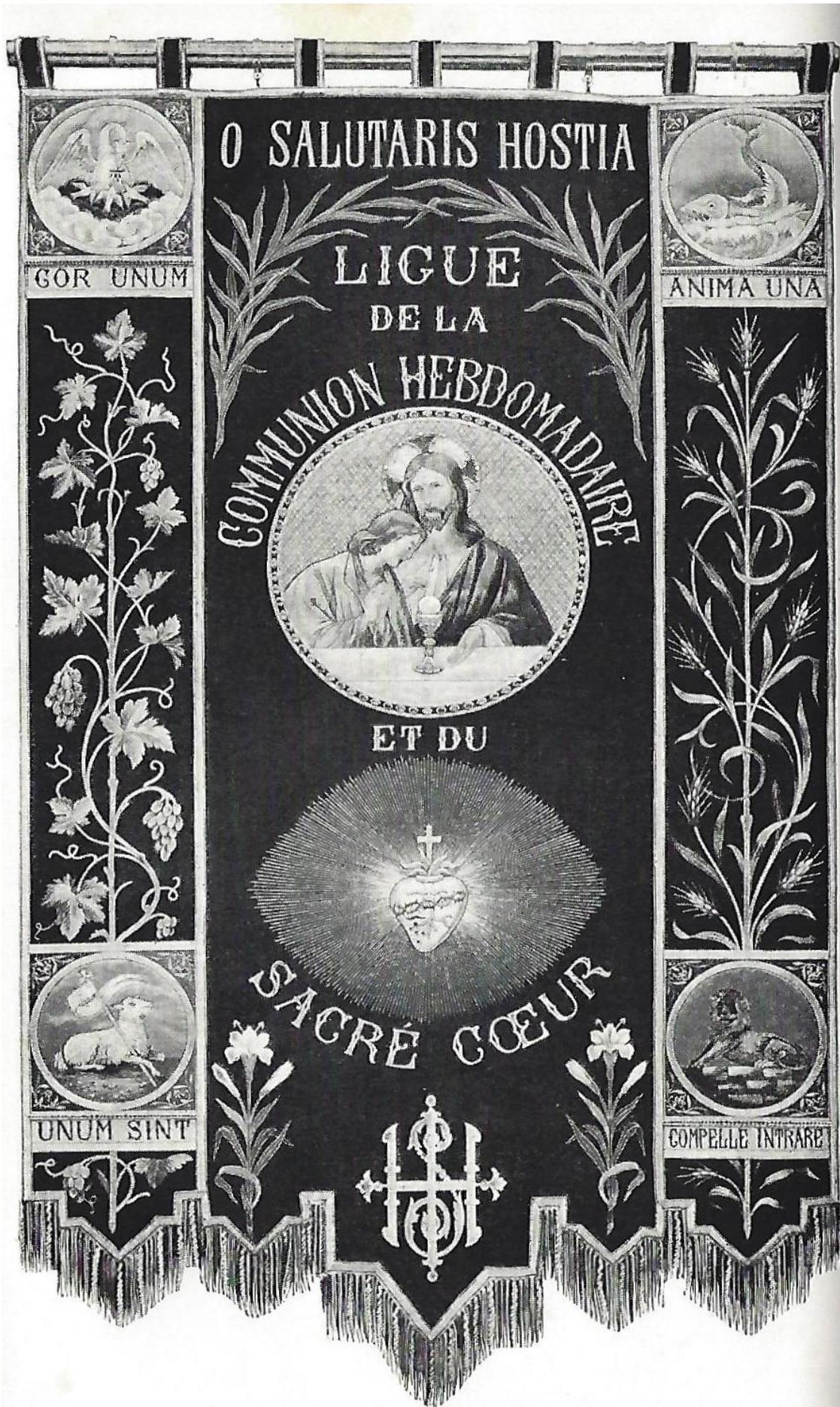
« Lorsque fut décidée en Belgique la marche en avant de toute l'armée cléricale pour la conquête des populations laborieuses menaçant de se convertir au socialisme, l'œuvre des retraites spirituelles apparut au haut Clergé comme un des remèdes les plus efficaces pour contenir l'exode vers l'athéisme.

Depuis, l'organisation ébauchée dans tout le pays, avec ses congrégations et confréries disséminées à l'infini, l'institution surtout des secrétariats permanents d'œuvres sociales dans chaque arrondissement, avait produit des résultats inespérés...

Mais... les paroisses n'avaient pas encore été utilisées dans l'œuvre générale de la propagande, avec les moyens et méthodes conformes aux temps nouveaux. Cette lacune allait être réparée...

Sous le nom de *Confrérie du Très Saint-Sacrement et de Ligues Eucharistiques*, l'archevêque de Malines créait au sein de chaque paroisse, des organisations qui... devaient bientôt constituer la force de propagande *la plus puissante* dont dispose actuellement le parti cléricale en Belgique. »

Dr G. Barnich, *Le Régime cléricale en Belgique*, 1912



O SALUTARIS HOSTIA

COR UNUM

ANIMA UNA

LIGUE
DE LA

COMMUNION HEBDOMADAIRE



ET DU

SACRÉ CŒUR

UNUM SINT

COMPELLE INTRARE

